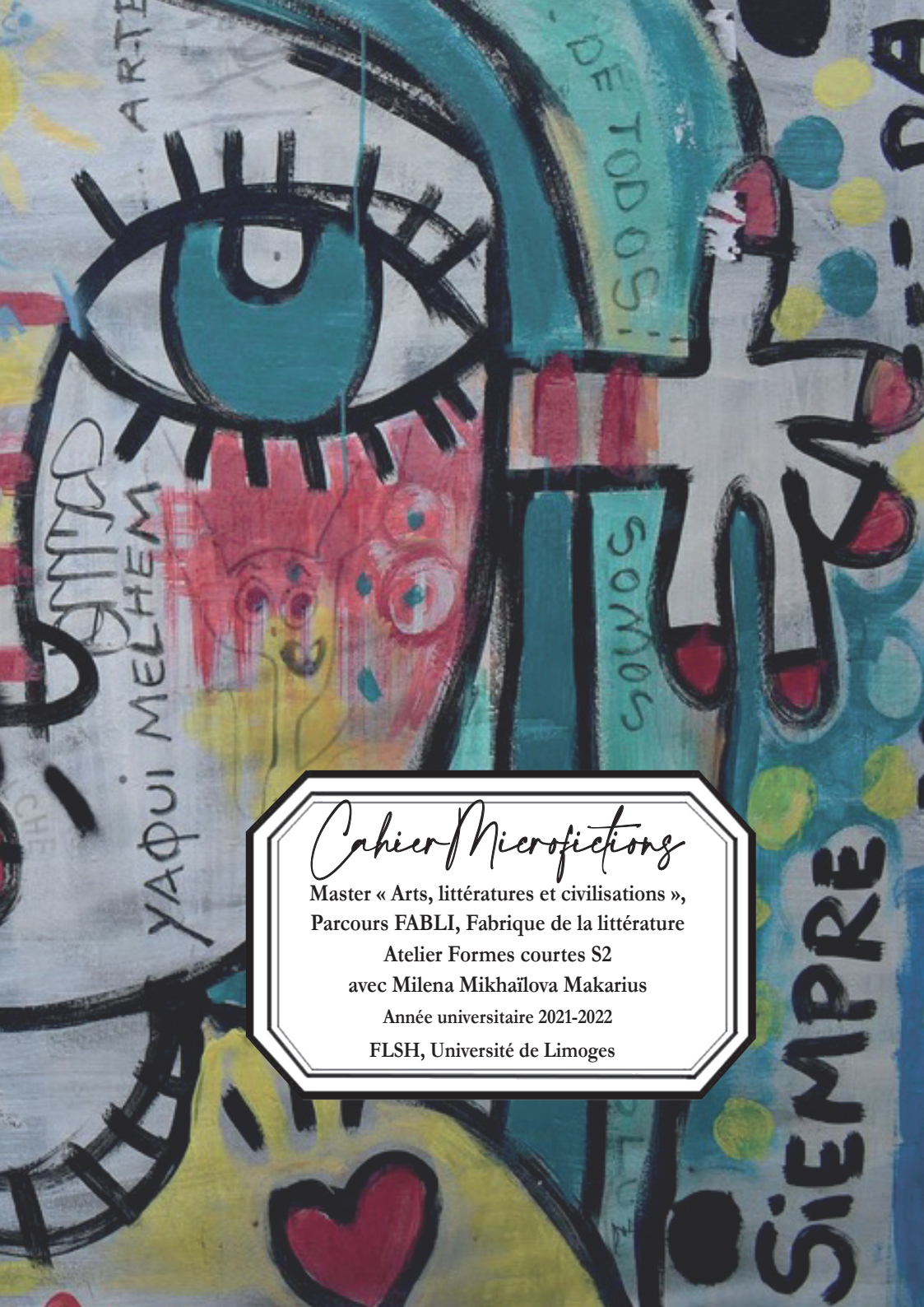

Cahier Microfictions

Master « Arts, littératures et civilisations »,
Parcours FABLI, Fabrique de la littérature
Atelier Formes courtes S2
avec Milena Mikhaïlova Makarius

Année universitaire 2021-2022

FLSH, Université de Limoges

Cahier Microfictions

Master « Arts, littératures et civilisations »,
Parcours FABLI, Fabrique de la littérature
Atelier Formes courtes S2
avec Milena Mikhaïlova Makarius
Année universitaire 2021-2022
FLSH, Université de Limoges

Table des Matières

1. CONSIGNE : Réécriture d'une microfiction de Régis Jauffret, « Bienfaisante censure ».
Inès Bardou, « Plume noire »……4
Fedia Berrima, « La genèse d'un texte »……5
Maxime Coste, « Censure »……6
Kama Datsiottié, « Dealer de mots »……6
Isabelle Péré-Fam, « La littérature est cruelle »……8
Nicolas Lafon, « Pollution nocturne »……8

2. CONSIGNE : Réécriture d'une microfiction de David Thomas, « *No-kil* ».
Pauline Ceaux, « Monotonie »……9
Isabelle Péré-Fam, « Je pratique le *no-kill*, enfin ! »……10
Julie Mougenot, « *No-Kill* »……10
Marie Pompier, « Femme Torquigener » ……11

3. CONSIGNE : Écrire une microfiction qui doit se terminer par la phrase : « C'est tout ce qu'il voulait savoir. » en référence à la microfiction de David Thomas, « La main du petit garçon ».
Inès Bardou, « Heiwa »……12
Maxime Coste, « À la recherche de la mémoire »……12
Lucille Lorieux, « Tao »……13
Marie Pompier, « Le rêve de Lucien »……14
Marion Daure, « Une cigarette au parc un beau jour de printemps »……15
Morgane Sarmiento, « Le danseur au lys »……16
River/Rain Vitrac, « Peau de mouton »……17
Garance Bourdin, « Le secret d'un philtre »……18

4. CONSIGNE : Écrire à partir du tableau de David Hockney *Le Parc des Sources, Vichy*
Lamia Bedjou, « J'ai une question… »……20
Killian Carlu, « Quiétude »……21
Pauline Ceaux, « Ma fille avant tout »……22
Julie Mougenot, « Flash-back adolescent »……23
Esther Schneider, « Trois petits chats »……23

5. CONSIGNE : Écrire d'une microfiction à partir du poème d'Arthur Rimbaud, « Le dormeur du val ».
Inès Bardou, « La dormeuse du val »……25
Fedia Berrima, « L'éternel obscur »……25
Maxime Coste, « Le samouraï de Nagasaki »……27
Kama Datsiottié, « L'Inconnu au banc »……28
Lucille Lorieux, « La fleur au fusil »……29
Nicolas Lafon, « Les lendemains qui hurlent »……29
River/Rain Vitrac, « Le Nocher »……30
Garance Bourdin, « La Belle de la vallée »……31

6. CONSIGNE : Écrire une microfiction à partir de la chanson de Charles Trenet, « Le soleil a rendez-vous avec la lune » :
Lamia Bedjou, « Tom et Jerry » ……...…….…...33
Killian Carlu, « Épave en sursis »……...….34
Pauline Ceaux, « Une drôle d'histoire »……...……35
Isabelle Péré-Fam, « Jeanne »…….....35
Marie Pompier, « Solveig et Vernier »…….....36
Morgane Sarmiento, « Marcheurs de temps »……...…37
Esther Schneider, « *Message to an angel* »……....38
Marion Daure, « L'amour de jeunesse »…….…...39
River/Rain Vitrac, « 149 600 000 km »…….....….40

7. CONSIGNE : Écrire une microfiction à partir du tableau de Frédéric Pajak : Ils ont vu cela !
Marion Daure, « La lie de l'humanité »……..…….…..42
Morgane Sarmiento, « Flamboyance »……..……....43

8. CONSIGNE : Réécriture d'une microfiction de David Thomas, « Slogans ».
Lamia Bedjou, « Une vie »……..……..…45
Killian Carlu, « Faciles »……..……..…46
Kama Datsiottié, « La Nuit assassinée »……....…47
Esther Schneider, « Premières fois »…….....49
Garance Bourdin, « Vivre par procuration »…….....50

9. CONSIGNE : Réécriture d'une microfiction de Régis Jauffret, « Babylone ».
Inès Bardou, « Danse avec moi »……..…....52
Maxime Coste, « *La Toscana di Firenze* »……..….52
Lucille Lorieux, « Atlantide »……..…..53
Julie Mougenot, « *Bärlin* »……...……..…...54

10. CONSIGNE : Écrire une microfiction en utilisant, dans un ordre libre, les trois mots suivants : *blessure – lumière - pamplemousse*
Fedia Berrima, « Le feu sur moi »……..…55
Kama Datsiottié, « Sans souvenir »……...56
Nicolas Lafon, « Le cliquetis »……..58
Julie Mougenot, « *Trapped* »……59
Isabelle Péré-Fam, « Cœur pamplemousse »……...……..59

Cahier Microfictions 2022
(Atelier Formes courtes animé par Milena Mikhaïlova Makarius)

CONSIGNE 1.

Réécriture d'une microfiction de Régis Jauffret, « Bienfaisante censure » (*Microfictions*, éd. Gallimard, 2007, Folio, p. 13-14) dont voici le début et la fin :

Je suis un écrivain dangereux, ma production est malfaisante, le poison que renferment mes livres tue les lecteurs, et durant leur brève agonie ils ont le temps de rendre leur entourage fou, infirme, incapable de joie de vivre à jamais. Une ligne suffit, la dose est déjà létale. Même si vous brûlez cette page sur le barbecue de votre jardin, vous l'aurez rejointe demain au milieu des cendres.

(…)

On n'écrit pas dans la tristesse, dans l'accablement, on écrit comme une arme aveugle, joyeuse de tirer ses rafales dans le gras de l'humanité, comme un bombardier ivre de bombes incendiaires qui lâche sa gerbe au-dessus des capitales, des ports, et même des villages peuplés de retraités endormis, afin de semer la panique et que nul ne se croie à l'abri.

- L'écriture me monte à la tête.

Elle perce des galeries dans mon cerveau comme des termites dans une poutre.

Plume noire
par Inès Bardou

Assis face à son bureau, il écrit. Les mots défilent et l'encre coule. Son inspiration ne cesse de faire mouvoir son stylo pourtant il le sait. Il a conscience que dès lors où ses mots deviendront publics, il ne pourra plus contenir ce mal littéraire. Les lecteurs souffriront de leur lecture. Le visage de ses proches s'éteindra face à sa prose. Un cri plane dans son esprit. *J'ai toujours demandé mon interdiction.*

La publication de son premier roman. Le livre posé sur la table de nuit. Une carte avec un mot. *Bonne lecture mon amour.* Accoudé à la fenêtre, il l'avait entendue rentrer et il savait qu'elle allait trouver son cadeau. Il lui avait caché le contenu de ses écrits. Ce serait donc une surprise de taille. Ça, il n'en avait aucun doute. C'est quelques instants plus tard qu'il l'avait entendu. Un cri. Fort, puissant et douloureux. Il avait senti sa détresse se déployer jusqu'à lui. Le son avait laissé un silence glacial planer dans la pièce. Un sourire s'était alors installé sur ses lèvres. Satisfait, il s'enivrait du mal-être de sa compagne. Il appréciait de savoir que son œuvre avait eu cet effet. Un plaisir coupable. On lui a souvent reproché son indifférence. Il n'en a que faire. *Ne comptez pas sur moi pour me lamenter sur leur sort.*

Il écrit avec ferveur, se délectant par avance de la cruauté de sa littérature. Il souhaite à tout prix ressentir à nouveau ce bien-être qu'il avait ressenti. Un savant fou, prêt à tout pour trouver la solution. Un animal avide de l'agonie de sa proie. Une écriture prédatrice. De la plume à la réalité, l'écriture prend vie. Une substance toxique qui le contrôle et qui le guide dans cette danse endiablée. *L'écriture me monte à la tête.*

La genèse d'un texte
par Berrima Fedia

Quatre murs blancs, une fenêtre entrouverte, un lit défait, une table de nuit, un bureau sur lequel sont éparpillés des stylos et des feuilles vides et froissées, et une chaise en bois. L'homme circule dans la chambre, en cercle. Il s'arrête puis tourne autour de lui, la tête penchée vers le sol, puis tombe évanoui sur sa chaise. Le lit, la fenêtre et la table de nuit semblent tourner autour de lui. Il se lève, frotte son visage et scrute, du haut du sixième étage, le manteau que porte une passante dans la rue ; il la salue sans que cette dernière n'en remarque l'existence. Il se fâche ! Il déteste qu'on ne l'aperçoive pas. Il est là ! Il existe malgré toi, femme ignorante et inconstante ! Je parie que s'il sort dans la rue, maintenant, et qu'il parle, tout le monde va l'applaudir ! C'est une légende ! Une perle unique ! Une incroyable créature ! Une ... ! Une … Oh le fil des idées s'est coupé pour la énième fois !

Il marche de nouveau de long en large dans la chambre étroite. Nerveux, les lèvres serrées, les narines élargies : elles respirent plus d'oxygène et n'expirent rien. Il sent une odeur de fumée s'exhaler de sa tête. Il y a quelque chose qui brûle dedans. Au secours !

Il s'assied de nouveau et réfléchit en pleine asphyxie puis il crie : Mais sors ! Soooors de ma tête ! il poignarde la page vierge posée tranquillement sur le bureau. Ensuite, il ouvre la fenêtre et appelle au secours. Personne de la foule ne l'entend car l'encombrement de la circulation assourdit ses lamentations. Inutile. Il referme la fenêtre et se recroqueville dans un coin, la tête enfoncée dans ses jambes serrées.

Tic-tac, tic-tac, tic-tac, tic-tac, tic-tac (silence) "Réveille-toi !"

Il lève sa tête brusquement, car il sent qu'une voix étrange veut l'éveiller. Non, il hallucine. Retour au sommeil.

Tic-tac, tic-tac, tic-tac : "Hé ! Je dois sortir maintenant, lève-toi vite !".

Il relève sa tête brusquement. Cette fois-ci, il sent une chaleur le brûler. Son corps jusque-là inerte avance vers le bureau. Ses doigts vibrent et il en perd le contrôle.

Une force qui le domine prend le stylo noir et commence à remplir la feuille blanche. Lui, pauvre serviteur, il observe les oscillations du stylo et lit ce qui en sort :

« Je suis un écrivain dangereux, ma production est malfaisante, nocive, le poison que renferment mes livres tue les lecteurs, et durant leur brève agonie ils ont le temps de rendre leur entourage fou, infirme, incapable de joie de vivre à jamais. Une ligne suffit, la dose est déjà létale. Même si vous brûlez cette page sur le barbecue de votre jardin, vous l'aurez rejointe demain au milieu des cendres.

- J'ai toujours demandé etc… »

Censure
par Maxime Coste

Un message. Juste un seul retrouvé sur internet et datant d'il y a quelques années, a réduit ma carrière d'écrivain à néant. Et qui ne vient pas de moi en plus. Remettons les choses dans le contexte.

Je sors mon livre basé sur la censure. Un sujet très délicat au vu du monde dans lequel on vit tous les jours. Fondé sur l'usurpation, la colère, la révolte, la désinformation ou la « fake-news » comme dirait un certain américain orangé qui pense que la javel dans les poumons peut nous libérer d'une pandémie. Les écrits de ce livre appuient là où il faut, pour ainsi faire parler de lui dans les médias et, peut-être, essayer de faire bouger les choses. Il est sorti dans un contexte sans précédent. Celui où la liberté d'expression n'a été plus que jamais évoquée, remise en question et bien d'autres. Et un matin, lors d'une session d'échanges avec des journalistes, j'ai eu l'excellente nouvelle que mon livre sur la censure était en passe d'être censuré. Juste pour un message qui aurait été écrit par l'auteur de ce livre. Mais d'où vient ce message ?

Les réseaux sociaux peuvent être un endroit formidable pour faire des rencontres marquantes, un lieu où l'on peut faire de belles découvertes. Mais ça peut-être un nid d'embrouille pour être poli. Une place où quelqu'un peut se défouler soit en critiquant, soit en insultant, soit en provoquant. Il se croit libre de dire tout ça. Oui, car il est derrière son écran, pensant ne pas être reconnu derrière son pseudonyme. Lors de ma remise d'un prix littéraire, pour mon livre sur la politique américaine du petit Trumpy, les pros se sont déchaînés. On appellerait ça des « haters » apparemment. L'un d'eux a usurpé mon identité pour raconter des pensées et des opinions, que je n'ai pas dans la vraie vie, pour me faire plonger dans les abysses. De la célébrité à la descente aux enfers, c'est ce que la presse people dirait à mon égard.

À cause de ce « tweet », me voilà dans une situation qu'aucun écrivain ne veut vivre, la censure. Évidemment, les journalistes vont prendre possession de tout ça et le mettre en gros titres sur leurs barres d'infos. Ils adorent déformer les paroles des gens et faire croire ce qu'ils veulent. Cela sera impossible pour moi de défendre. Il va falloir du temps pour rétablir la vérité et retrouver un équilibre stable. Je sais que d'autres aimeraient avoir mon métier, qui peut diviser mais c'est le jeu. Écrire pour libérer une parole, pour piquer là où ça peut faire mal, sans se faire censurer. Comme quoi un rien peut tout faire basculer.

Dealer de mots
par Kama Datsiottié

Dis-leur deux mots ? Mais quoi ? Par quoi commencer au juste ? Par ce qu'ils veulent entendre ou par ce que je suis vraiment ? Ok c'est bon, j'y vais, vous l'aurez voulu ! Je suis un écrivain raté qui se fait de l'argent sur le dos des pauvres gens. Je vivote en marge de la société et dans les milieux *underground* j'ai mes entrées. Ici-bas tout le monde me connaît, pour ne pas dire, dans le quartier, j'ai mes petites habitudes ainsi que mes habitués. Je leur vends du rêve par pages entières, et le pire c'est qu'ils en redemandent.

Au coin d'une rue sombre, dans un rade bondé, vous me trouverez toujours à essayer d'écouler mon fond de commerce. À vous refourguer ma mauvaise came. Je deale mes mots, par ici la monnaie ! Au fond, je suis une *cash machine* sans aucun scrupule ni aucune morale. Je serais même capable de vendre ma propre mère. Il n'y a qu'à lire mes histoires glauques pour vous en persuader. Je produis des histoires sordides pour mieux vous enfermer dedans, à vous en rendre

accros et je prends bien soin de refermer le couvercle au-dessus de votre tête. Je voudrais tellement que vous puissiez vous noyer avec !

Au fond la littérature c'est bien plus puissant que la coke ou bien l'héro. Mais un conseil, allez-y doucement, trop de mots dans le cerveau ça finit par rendre tout ramollo ou complètement foldingo. La nuit venue je me déguise en travelo pour pas éveiller les soupçons des flics. Sur mes hauts talons perché, perruque longue, boa rose et paréo. Je déambule dans les rues en ondulant des hanches. Les voitures me klaxonnent, une vitre s'ouvre, un gros billet contre un petit sachet. Oui à vrai dire quand j'écris je fais la pute ! C'est cette putain de société de consommation qui veut ça, et les fast-foods.

Je ne fais rien de mal puisque je ne fais que répondre à la demande. Il faut bien l'avouer, notre monde va de plus en plus vite, un texte aussitôt lu est aussitôt dégluti. Il faut que ça aille vite, c'est comme avec le sexe. On passe alors au suivant avec cette sensation de vide à l'estomac. Comme un camé ou un alcoolo en manque. Quand je rentre chez moi j'ai la sensation du travail bien accompli. De la thune plein les fouilles et des ampoules aux pieds.

À vrai dire mes textes moisis je les produis à la chaîne ou bien à la queue leu leu, pour vous dire mon esprit malade et dérangé. Plus c'est tordu et plus vous appréciez ! Alors je salis mon âme pour vous faire plaisir, je me roule dans la fange parmi les porcs et toutes les immondices de la ville, je me compromets très sérieusement. En un mot j'ai tous les vices ! Je bois, je fume, je baise, j'écris, je suis un être lubrique et irréfléchi. Je vis la nuit et dors quelques heures le jour, les mots sortent tout naturellement de moi après une bouteille de vin ou deux.

Je me mets dans tous mes états, je me dérègle tout à fait complètement en me mettant à chaque fois minable pour provoquer l'inspiration, cette littérature ketchup que vous appréciez tant ! Aux chiottes les Belles-lettres, place à la prose des bas-fonds ! Plus c'est crade, plus ça parle de violence et de cul et plus c'est *bancable* à vos yeux. À force même, vous les avez vitreux et l'esprit libidineux. Je ne suis pas responsable des merdes que vous consommez, je me contente juste de les produire pour pouvoir en vivre, afin de ne pas crever la bouche grande ouverte dans le caniveau.

Qu'y a-t-il donc de condamnable à ça ? Moi en tout cas, j'ai rien fait de mal sinon empiler des lettres les unes à la suite des autres pour former des mots, les agencer dans des phrases qui prennent aux tripes, noircir des tonnes de pages et il faut bien l'avouer, j'ai aimé ça ! Je dois sans doute être sado-maso… Écrire et suer c'est mon gagne-pain, c'est ce qu'on appelle la littérature de l'estomac.

Alors dis-leur deux mots à ces messieurs les jurés-levez-vous ? Au fond moi j'en ai rien à cirer, vous pouvez bien me condamner. Me passer la corde au cou ou bien perpète ! Maintenant le mal est fait, c'est le monde du Progrès et à vrai dire moi, je n'ai aucun regret…

La littérature est cruelle
par Isabelle Péré-Fam

Je suis là pour vous **détruire**.
Et je le fais à dessein
Nul besoin d'un coup de main
Car je sais ce que j'ai à faire.

Je prends la plume
Et je la dirige
Droit sur vos cœurs
Pour qu'elle s'y enfonce
Et libère son **venin**.

Je suis écrivain dangereux
Et **je veux** que vous souffriez ;
Je veux voir dans vos yeux la douleur,
Votre détresse palpable et vos prières instantes.

Je me bats contre la censure
Parce que **j'aime** vous mutiler
La littérature est cruelle
Et **j'aime** vous voir agoniser.

Quand bien même vous brûleriez mes mots
Je continuerai à hanter votre esprit
Je ne vous laisserai aucun répit
Jusqu'à ce que vous en **creviez**.

Pollution nocturne
par Nicolas Lafon

Je suis un écrivant inoffensif, ma production est inepte et puérile, odieuse à qui n'est pas pourvu de mon nombril. Les sentences qui inondent mes pages, d'innombrables cahiers encombrant les quatre murs où je survis à me détruire, éparpillés en petites piles dans lesquelles je m'entrave régulièrement, sont indigestes. Je ne me suis jamais risqué à relire la moindre de mes lignes. Chacune ne vaut que pour le temps qu'elle m'aide à tuer ; pendant que l'horloge m'assassine à la santé d'Emil Cioran.

- Le charnier est la condition commune. Cadavres en sursis de tous les pays, unissez-vous !

Les jours où gonflé de courage j'ai l'audace de braver mon agoraphobie, je sors écrire dans des débits de boisson rances où échouent les âmes mortes monnayées à distance par des financiers de Wall Street. Mon Saint-Germain-des-Prés est un bar-tabac-PMU dont les habitués s'enfilent Ricard opaques sur Picon-bière. Ils s'esclaffent en beuglant propos racistes et calembours miso, les cheveux blancs de plâtre et le teint pourpre. Je ne les méprise ni ne les condamne, je les consigne dans mes carnets. Ils sont les produits avariés de l'époque qui nous phagocyte à vitesse eschatologique. Dans les relents fascisants de la France d'en bas, je me *tchernobylise* sur un coin de table. J'explose en giclées séminales sur la page vierge, les prunelles criblées par des projections bleuâtres. Je suis un mauvais film porno à moi tout seul, acteurs désexualisés par le rythme effréné des productions, scénariste bas de gamme et réalisateur

lubrique. Je sténographie à l'encre bleu-sperme les propos que je me dicte à moi-même, en une stérile éjaculation autistique.

- Je suis le premier et unique objet de ma compassion infinie envers le genre humain.

L'écriture n'est qu'un geste. Une mine qui court après elle-même sur une feuille d'écolier absentéiste. Libre de toute adresse, car l'époque *enumérisée* se dandine sur Tik-Tok, vampirisée par BFM ou édifiée par les saillies d'un platiste-antivax admirateur de Soral et Dieudo, ma littérature se déploie dans le vide, écrite pour ne pas être lue. Chez moi, l'écriture traduit l'infertilité de l'être qui se saisit par onanisme. Une ulcération d'amour-haine, fétichiste de soi, que l'esprit entomologiste, cafard penché sur sa propre vivisection, répand en pattes de mouche. La graphie d'un cancrelat démiurgique, créateur d'univers en autodigestion, séquestré d'une république kafkaïenne où les rapports humains se règlent par QR codes interposés.

- Ni Dieu. Ni Eux. Ni maîtres. Ni rien.

La proximité des auteurs me réconforte. Non celle des femmes et hommes de Lettres, que je ne veux rencontrer à aucun prix de peur qu'ils me déçoivent, mais leurs œuvres imprimées au format Livre-de-Poche-trouée, saturant mes étagères Emaus. Je me tiens à l'écart des Hommes, méditant le fruit pourri de leurs réflexions en sirotant le jus stagnant de leur imagination désaxée.

Ne vous fiez pas à mes sourires, voilés sous mon masque sanitaire. D'abord parce que mes yeux vous mentent, ensuite car j'ai cousu mes lèvres à la ficelle de rôtisserie. Heureusement mes semblables encagoulés ne se saluent qu'au passage de la guillotine. Que je ris à gorge déployée, la pomme d'Adam fendue par un katana en plastique, que je m'époumone à hurler l'indignité de notre espèce ou que je pleure ma vie en me noyant dans un verre d'eau, le petit doigt que ni les gens ni l'État ne lèveront pour moi, ne commandera que la serpillère dévolue à effacer mes traces.

On n'écrit que dans la tristesse, dans l'accablement, on écrit comme une bite sans œil qui s'écorche toutes les nuits dans des vagins arides. Comme un gigolo-étalon se dresse par professionnalisme devant des bourgeoises racornies. Ou un suicidaire qui se mouille la tempe à bout portant, pressant sur la détente d'un pistolet à eau-de-vie.

- L'écriture est mon mode d'être.

Elle colle les pages de mes cahiers, que personne n'ouvrira.

CONSIGNE 2.

Réécriture d'une microfiction de David Thomas, *No-kill* (*Seul entouré de chiens qui mordent,* Editions de l'Olivier, 2021, p. 225-227) dont voici le début et la fin :

No-kill

A la pêche, le *no-kill* est une pratique qui consiste à remettre le poisson dans l'eau. Pour cela, il faut veiller à ne pas ferrer trop tard afin que l'animal n'avale pas l'hameçon.

(…)

Ces douze derniers mois mon éditeur, qui est un homme charmant et plein d'attentions, a régulièrement pris de mes nouvelles.

- Ça va ? Vous écrivez comme vous voulez ? Vous êtes content ?

- Oui, oui, réponds-je à chaque fois. Les textes s'écrivent.

Hier, il m'a téléphoné car j'ai dépassé de quinze jours la date à laquelle il était convenu que je lui rende le manuscrit.

- Quand comptez-vous le rendre ? m'a-t-il demandé ?

- En fait… je… je n'ai pas de manuscrit.

- Comment ça ? Vous m'avez dit pendant des mois que vous écriviez !

- oui, c'est vrai, j'ai écrit, mais je n'ai pas gardé les textes. J'ai pratiqué le *no-kill* pendant un an en remettant à chaque fois mes textes à l'eau.

- Vous plaisantez ?!

- Non.

Monotonie
par Pauline Ceaux

La monotonie a gagné ma vie,
Et je me surprends à écrire avec de l'encre vide, la mélancolie
J'envie les jolis mots, les beaux ouvrages, les critiques, les miracles
Je veux tout, maintenant, et chassez-moi ces vagues à l'âme
Certains ont une bonne prise, alors que moi… c'est à peine si je sais tourner la page.

Oui, la monotonie a gagné ma vie,
Eau salée, yeux perlés, j'écris des phrases qui me tétanisent
Je me noie en imaginant leurs impressions, leurs voix, indécises et inaudibles
Il n'y a qu'eau douce, un poisson pêché, savez-vous au moins comment me libérer ?

Ah, la monotonie, toujours en vie, toujours sur mon chemin
Le psy, l'éditeur, tous connaissent le refrain
J'hésite à me jeter à l'eau ou à m'enfuir vers les profondeurs
Car ce livre, devant moi, ne connaît ni joie ni honneur.

Cette monotonie, ou peur intrépide
Je ronge mes freins, pourtant, je remets l'hameçon à vide
J'aimerais qu'on m'entende, qu'on me voie mais surtout qu'on me lise
Leur montrer que mon cœur saigne d'un écoulement tumultueux et invisible
D'ailleurs, si mon éditeur revient vers la rive, je lui dirai sans mentir que je ne sais pas écrire.

« Je pratique le *no-kill*, enfin ! »
par Isabelle Péré-Fam

Le Docteur C. est un homme de sciences, pragmatique. Les choses vont ou ne vont pas mais l'entre-deux n'existe pas. Le Docteur C. a la morale solide, il sait mieux que ses patients ce qui est bon ou pas pour eux, et c'est bien normal puisque le Docteur C. a fait neuf ans d'études et porte une blouse blanche, attribut renforçant son autorité, sa supériorité.

Le Docteur C. n'aime pas les faibles. Parce qu'il ne faut pas se le cacher, quand dans la tête ça dégringole, c'est bien que vous manquez de ressources. C'est bien que vous avez besoin de lui, du Docteur C. Le Docteur C. s'estime. Il se trouve très courageux et altruiste de s'occuper de ces quelques fous dont les problèmes sont invisibles. Il ne fait pas ça pour l'argent, non, ni pour le statut que son métier lui procure, non. Il ne fait pas ça pour payer la femme de ménage, la piscine creusée, la salle de cinéma, les vacances aux îles, les études à Harvard de ses deux fils, sa nouvelle voiture, ses nouvelles chaussures en cuir de veau et le sac Vuitton en peau de crocodile offert à sa femme la semaine dernière. Il ne fait pas ça pour parler de lui et de sa bonté à tous les dîners mondains auxquels il participe, ni pour être admiré dès qu'il prononce le nom de sa profession,
« psychiatre ». Non. Quelle idée.

Le Docteur C. ne se déplace jamais sans ses groupies les infirmières. Leurs blouses restent les mêmes, mais elles ne les portent peut-être pas avec autant de charisme ou d'aplomb. Pas avec autant de virilité. Le Docteur C. le sait. Il sait que, comme tout le monde, elles le respectent et lui cèdent la parole dès qu'il entrouvre les lèvres. Des lèvres créées pour proférer le beau verbe, le verbe juste, le verbe du Docteur C. Il sait qu'elles respectent et admirent chacun de ses gestes et chacune de ses idées. Qu'elles ne broncheront en aucun cas si, sait-on jamais, le Docteur C. en venait à prononcer des paroles déplacées.

Et un jour, voilà que vous venez consulter le Docteur C. Vous alliez bien mais vous venez de rechuter. Vous avez très peur parce que vous ne pourriez pas survivre à une nouvelle descente aux Enfers. Vous ne savez pas vers qui vous tourner donc vous vous tournez, bien évidemment, vers le Docteur C. Vous lui dîtes en vos termes qu'il ne vous est plus possible de vivre. Que vous avez trop souffert, que vous souffrez trop et que votre seule volonté est de décéder. Ce à quoi le Docteur C. vous répond, en homme responsable et compétent :

Mais enfin, vous rendez-vous compte de votre égoïsme ? Avez-vous pensé à vos proches ? Vous n'avez pas le droit de venir à moi et de me demander de mourir, je suis médecin, enfin, je sauve des vies ! Je pratique le *no-kill*, enfin !

No-Kill
par Julie Mougenot

Il y a tout ça. Toutes ces choses, tous ces mots qui sortent, emmêlés, en vrac, à la queue-leu-leu. C'est à se demander où est la tête de la queue ! Ils sont brutes, ils sont doux, ils sont poétiques, ils sont mélancoliques. Mais ils sont là. Ils sont là, et ils continuent de noircir, d'écrire, décrire un monde, des mondes, notre monde que l'on peine nous-même à fleurir.

Ils sont cachés, parce qu'ils ne veulent pas être montrés, lus, ou critiqués pourtant ils ne cessent d'exister. Mais pas dans le futur roman en cours d'impression que mon éditeur est en train de faire publier. Non. Ils restent cachés, planqués dans les carnets, sur le coin d'une serviette

de papier, sur un post-it, sur le téléphone dans le métro ou même sur une simple note accrochée sur le frigo.

- Mais Anaïs bon sang, montre-leur tes carnets ! Tu perdrais moins de temps à chercher tes idées.

Alors là ! Mon vieux ! Tu peux rêver ! Même lui ne sait pas où les mots sont dissimulés. Les carnets, les carnets, j'ai toujours eu le don de les entasser mais aussi de les camoufler. Les mots, ceux-là, il n'y a rien à en faire. Ils sont à moi, ils sont à mes carnets. Je les ponds mais ils restent discrets.

Je referme la quatrième de couv' en moleskine, espiègle. Je m'en remets à l'ordinateur qui m'attend. J'écris encore cette fois-ci, mais quelque chose qui s'éloigne de celle que je suis. Passage au comité de Lecture et l'éditeur aura déjà un nouveau manuscrit… mais pas de ceux que je vous ai décrits.

Femme Torquigener
par Marie Pompier

Des mains sur le sable. Les grains qui impriment leur relief sous la peau. Les doigts virevoltent et creusent des dunes. La paume en suspens laisse s'échapper un filet blond. Elle enfonce à nouveau la main dans la cuve, juste pour le plaisir de le sentir se glisser entre ses doigts et se presser dans ces interstices. Il est chaud, la lampe placée sous le plateau de verre irradie jusque là. Elle sait qu'elle devrait changer l'ampoule trop enthousiaste, qu'elle risque de se brûler, mais si elle ferme les yeux, si elle se concentre sur cette main lézard des sables, le voile de sa blouse se gorge de vent. La bourrasque plaque contre sa poitrine le tissu rêche. La poussière soulevée tapisse sa gorge sèche et elle ne goûte rien quand sa langue effleure les lèvres gercées. Sa peau est sable, les craquelures qui semblent pourtant si palpables se dissolvent au toucher, ne laissent qu'une impression, elle est insaisissable. Elle est un ensemble, forte et compacte. Elle est un grain qui échappe.

Les paupières toujours closes, elle continue son voyage, court dans son pays natal. Le public émerveillé voit les mains accélérer leur ballet. Le sable vole, semé par le geste expert, se pose en une couche juste assez fine pour que la lumière la traverse, reflets d'or sur le plateau, la toile prend forme. Le visage apparaît peu à peu, le lin recouvre la bouche qu'on devine sous le tissu. Les yeux puits de soleil semblent fixer chacun des spectateurs tandis que l'artiste n'a toujours pas rouvert les siens.

Elle lâche le dernier grain, la dernière dune arbore son arrête tranchante. Elle jette un dernier regard alentour, voit sa mère devant la tente, les yeux brûlant du même bleu que celui du foulard. Le vent qui dessine le sourire derrière le voile. Elle peut regarder à nouveau. Légèrement éblouie par les spots, il lui faut quelques secondes pour retrouver le visage face à elle. Ses mains ne l'ont pas trahie, recréant comme chaque soir les images, réminiscences épinglées dans du sable. Elle parcourt le public d'un regard, la foule se lève pour mieux applaudir. Ils ont tous vu sa mère et son désert, il est temps. D'un geste leste, elle racle le plateau de verre. Le portrait s'efface, les grains retombent dans la cuve. Le souvenir repart, il ne pouvait rester qu'un instant. Elle sourit amusée au son des cris de la salle. Son art ne vit que dans l'éphémère, si le mouvement cesse, il meurt avec lui. Elle a grandi là où un souffle transforme le paysage, là où le sol n'est jamais le même. Elle n'est pas fixe mais éphémère, n'a pas plus de poids que le grain de sable que ses mains de géante minuscule déplacent une seconde avant le retour du constant changement.

CONSIGNE 3.

Ecrire une microfiction qui doit se terminer par la phrase : « C'est tout ce qu'il voulait savoir. » en référence à la microfiction de David Thomas, « La main du petit garçon » (*Seul entouré de chiens qui mordent,* Editions de l'Olivier, 2021, p. 34) que les étudiants ont découverte en fin de séance.

Heiwa
par Inès Bardou

Il avait lu ce livre. L'histoire d'un jeune homme, un combattant, qui luttait avec l'espoir de ne plus avoir à se battre et de changer définitivement d'armes. C'était une ode à la paix, l'espoir d'une reconfiguration du monde. Le modèle guerrier et la haine devaient disparaître. C'est ce qu'il avait finalement compris. Pourtant, il connaissait ce sentiment : une rage indescriptible et la revanche comme solution.

Il avait tellement souhaité anéantir celui qui avait détruit son village et tué son maître. Un guide, l'initiateur de cette quête, un énième combat pour la paix. Son ennemi avait les mêmes objectifs, pourtant ils ne pouvaient se comprendre, ni s'entendre. *Nous sommes des hommes tout à fait ordinaires mues par une soif de vengeance que nous avons rebaptisés justice. C'est alors que se dessine le cercle de la haine.* Cet impétueux mécanisme humain paraissait insurmontable. L'un avait abandonné l'idée de parvenir à cette paix, tandis que l'autre ne perdait pas espoir : son maître lui avait transmis cette lourde tâche. Guidé par la volonté du feu, il s'évertuait à trouver une réponse, la solution.

Michio. Le prénom du garçon est un hommage au héros du premier roman du sensei de son père. Le détenant d'un savoir, d'une philosophie, de tout un art partagé d'une génération à l'autre. Il portait ce don avec honneur, fière d'avoir été le disciple d'un tel homme. Mon nom est un précieux souvenir de mon maître. Je ne peux pas me contenter d'abandonner et de salir son souvenir. Entre fiction et réalité, littérature et enseignement, il était devenu ce courageux ninja, le protagoniste principal du livre.

Le monde vit sous l'empire de la haine. Hanté par ces paroles, c'est avec ferveur qu'il luttait pour offrir une nouvelle identité à son monde, tout en se demandant réellement si la paix était une option envisageable pour les hommes. C'est tout ce qu'il voulait savoir.

À la recherche de la mémoire
par Maxime Coste

Antoine ouvre la porte du véhicule. On lui a dit d'aller sur cette terre Texan pour rencontrer une certaine Roxanne. Selon quelqu'un, ce serait une femme qu'il aurait connue il y a quelques années et qui à ce jour vivrait ici, loin des terres civilisées. Elle se serait retranchée suite à une envie de s'émanciper ainsi qu'effectuer un retour aux sources. Apparemment elle détient la vérité. Antoine sort sa tête en premier. Aucun son, comme si on était dans l'espace. Aucun bruit ambiant ne traverse ses oreilles. Surpris par ce silence, il se demande s'il n'est pas devenu sourd. Il pose un de ses pieds sur de la terre battue. Son pas avait dégagé un écho puissant et raisonnant à des dizaines de mètres. Sans aucun doute, tout le monde pouvait savoir qu'il était là. Il regarde son tatouage « Roxanne » écrit en lettre gothique et situé sur son avant-bras gauche. Antoine se l'était fait tatouer car il avait peur d'oublier le prénom en raison de sa forme rare et incurable d'amnésie. Ce n'est pas le seul tatouage qu'il a. Il en a une dizaine d'autres où on peut voir des dates, des noms, des villes. Une véritable énigme. D'après ses dires, c'est son seul moyen d'essayer de comprendre ce qu'il s'est passé le soir du 22 février 2035. Date où le monde a basculé.

Ces terres ne ressemblent pas à la ville. C'est aride, tellement brumeux qu'on ne peut pas voir à un mètre. Tout est jaune et orange. Les couleurs saturent tellement que les yeux peuvent

s'abîmer voire saigner. Il passe devant un gratte-ciel abandonné. Antoine se demande pourquoi on l'a fait venir ici. Ce gratte-ciel délabré ne lui dit rien. Il est perdu et le brouillard orangé l'éblouit. Jusqu'à ce qu'il voit sur ce gratte-ciel cinq lettres, un R, un O, un X, un A, un N. Il comprend de suite que Roxan n'est pas le prénom d'une personne, et que ça ne s'écrit pas avec un N et un E à la fin comme le prénom. C'était le nom d'une société. Avec un marqueur, il barre le N et le E de son tatouage et décide de s'abriter dans ce gratte-ciel.

Tout est sombre, détruit. L'oxygène est dominé par un autre fluide gazeux. Il remarque qu'au milieu de la pièce se trouve un gros cratère. Il se rapproche. Une vision.

Une femme en blouse blanche et avec des lunettes de scientifique essaye de calmer le cœur d'un réacteur, probablement nucléaire. Sans succès. Tous les employés quittent et partent le plus loin possible puis une explosion surgit. Une boule de lumière blanche envahit la pièce, se propage à vive allure jusqu'à éclore. L'environnement passe de couleurs joyeuses à du jaunâtre mélangé à de l'orange. Nouvelle vision. Il voit un nourrisson respirer cet air créé par l'explosion.

Antoine retourne dans le monde réel. Il prend un calepin et note « Nourrisson = moi ? », avant de tout oublier dans les prochaines minutes. Pourquoi a-t-il des visions d'un probable passé alors que les autres n'en ont pas ? C'est tout ce qu'il voulait savoir.

Tao
par Lucille Lorieux

La première chose que la maman de Tao remarqua à sa naissance fut ses yeux, curieux. Tao passa son enfance à poser des questions à ses parents, des questions sur tout ce qu'il voyait, sentait et imaginait. Malheureusement, il n'existait pas assez de réponses pour endiguer ce flux constant.

Devenu adolescent, Tao entendit parler d'une montagne lointaine où vivait un ermite qui, disait-on, connaissait la réponse à toute interrogation. Le garçon ne réfléchit pas longtemps avant de préparer un baluchon avec assez de vivres pour le voyage et de se mettre en route. Il ne savait pas depuis combien de temps il était parti de chez lui lorsqu'il s'engagea sur un chemin qui montait au cœur d'un sommet enneigé. L'escalade lui prit encore plusieurs semaines et au terme de son périple, il trouva une caverne creusée dans la pierre par la force de l'eau de pluie. Tao s'engagea dans la grotte étrangement chaleureuse pour se trouver face à face avec un vieil homme minuscule qui souriait de toutes ses dents.

– Maître, êtes-vous le sage qui répond à toute interrogation ?

– Je ne prétends pas tout savoir, mon garçon, je sais ce que la vie m'a enseigné. Pose-moi tes questions et nous verrons bien si j'en ai les réponses.

Tao passa les journées suivantes à demander au vieil homme des explications aux pensées qui l'empêchaient de dormir la nuit. Au bout d'une semaine, alors que le flot ne s'était pas tari, l'ermite demanda à son jeune visiteur : « Si tu ne pouvais me poser qu'une seule question, quelle serait-elle ? »

Tao prit un jour et une nuit pour réfléchir. Il réfléchit en cueillant les simples dont les deux hommes se nourrissaient et il réfléchit dans ses rêves. Les interrogations tournaient dans la tête de Tao, chacune prenait le relais d'une autre, chacune traversait tour à tour son esprit sans s'arrêter assez longtemps pour qu'il se décide à la poser. Le lendemain, il salua l'ermite et se décida.

– Maître, voici ma question : quelle question dois-je vous poser ?

Le sourire du vieil homme s'étira jusque dans ses pupilles.

– Tu dois poser la question de la vie, mais pas à moi, à toi-même. Pose la toi sans en attendre de réponse. Celle-ci s'imposera à toi. Un jour. En attendant, vis.

Tao quitta la montagne et l'ermite, l'esprit et le cœur confiants, mais encore plein d'interrogations. La rencontre avec le vieil homme n'avait qu'aggravé la crise de curiosité que traversait Tao. Il se trouvait dans l'œil du cyclone d'une tempête à sa naissance.

Pour abreuver sa soif, Tao parcourut mers et océans. Il fit connaissance avec les baleines blanches, l'eau salée et les récifs coralliens. Encore affamé, il regagna la terre, s'adonna aux travaux des champs. Il bêcha, piocha, sema, arracha et cueillit les fruits du sol nourricier. Tao visita les plus grandes villes du monde et les oasis cachés, il étudia les matières du corps, de l'esprit et de l'âme. Et chaque connaissance lui ouvrait un univers de savoir toujours plus immense. Tao connut l'amour et la mort. Il rencontra des amis et des déceptions. Il eut des relations charnelles et platoniques avec des hommes et des femmes. Il se maria et s'établit bien que la petite boule bouillonnante lui tenaillait toujours l'estomac. Il eut un fils et une fille. Le premier ferma les yeux au bout de trois jours, la deuxième perdit sa vie, noyée, en même temps que la femme de Tao, dans un fleuve enflé de larmes amères.

Mais la perte des aimés ne s'accompagna pas de celle du désir de savoir. Au contraire, Tao se demandait pourquoi. Pourquoi ? Pourquoi ? Pour trouver une réponse, Tao marcha. Il marcha longtemps sur tous les continents jusqu'à sa terre natale puis jusqu'au berceau de l'humanité. Il marcha inlassablement jusqu'à se trouver au pied d'une montagne qui semblait sortir d'un souvenir. Des jours durant, il emprunta un chemin qui serpentait jusqu'au sommet où se trouvait une grotte vide. Il s'installa à l'orée de la caverne et s'assit en tailleur devant le paysage qui s'étendait à l'horizon. Le matin venu, le premier rayon du soleil vint frapper Tao. Alors il se souvint d'un vieil homme dont il avait désormais dépassé l'âge. Il se souvint de l'ermite, de sa question et de sa réponse. Il avait vécu. C'est tout ce qu'il voulait savoir.

Le rêve de Lucien
par Marie Pompier

Lucien a 7 ans et demi, et exactement 4 jours de plus qu'Hyppolite, son meilleur ami. Sa maman lui donne 2 euros quand il l'aide à laver les vitres. Comme Lucien est un petit garçon malin et qu'elle le pense très maladroit, il en profite pour appliquer *malencontreusement* ses petites mains sur les carreaux aussi souvent que faire se peut. Faire les vitres ne lui étant pas bien pénible, il s'assure ainsi une rente hebdomadaire confortable, sans efforts trop violents. Mais Lucien n'est pas cupide, s'il excroque ainsi sa pauvre maman ce n'est que pour s'offrir des moments délicieux en compagnie du fidèle Hyppolite. Grâce à sa petite fortune, il peut, deux fois par semaine en rentrant de l'école, entretenir une passion secrète. Ainsi, il entre dans la boulangerie de quartier, n'étant pas bien certain d'y être autorisé, il place au cas où Hyppo en attente devant la porte. L'officier de 7ans et demi moins 4 jours fait la garde et a ordre d'avertir le sergent Lucien si la tête rousse de sa maman venait à se montrer. Ils n'ont pas prévu de plan au cas où celle-ci les pincerait mais sont tout de même très fiers de leur organisation. Ce que Lucien ne révèle pas à Hyppolite c'est qu'il est d'autant plus heureux d'y aller seul. Car voilà son secret, en face de l'entrée, derrière la vendeuse, est cloué sur le mur du fond un portrait. C'est une photo en noir et blanc mais on devine la blondeur de la plus jolie petite fille que Lucien ait jamais vue. Son large sourire, ses joues maculées de farine et l'éclat de rire qu'il entendrait presque se mêlent à l'odeur délicieuse qui émane des fourneaux. Lucien rêve en la regardant le temps de la queue, commande à la gentille dame aux tresses pareilles à des épis de blé une chocolatine et quand il n'a plus d'excuse pour rester, il sort retrouver Hyppo sur le trottoir.

Il partage alors le butin, et garde cependant pour lui l'image de la petite fille qui sent bon le pain chaud. Il s'imagine en savourant le chocolat l'emmener avec lui. Elle serait à ses côtés partout, à l'école il lui ferait des blagues dans le dos de Maître Marcel, ils se tiendraient la main sur le chemin du retour et le soir, ils joueraient ensemble sur la table du salon. Hyppolite aurait le droit de lui parler mais il serait le seul à pouvoir la faire rire et elle le regarderait avec admiration

faire les vitres, consciente qu'il s'y livrait pour contempler son portrait. Un seul problème contrariait Lucien : jamais elle n'avait paru, en chair et en os, à la boulangerie. Il n'y avait que la boulangère, dont le sourire lui avait plissé les coins des yeux, et le courageux petit garçon n'avait jamais osé lui demander qui était l'héroïne de ses rêveries les plus douces. Si Lucien avait eu une meilleure vue, il aurait pu lire le prénom de la petite fille, brodé sur le tablier qu'elle portait le jour de la photographie, et si Lucien n'avait pas été si envouté peut-être qu'il aurait entendu les autres clients remercier Jeanne, derrière le comptoir et finalement si Lucien avait été un peu plus grand il aurait peut-être ainsi compris que son amoureuse avait un peu vieilli. Mais même avec autant d'indices, et les années passant, il n'a jamais compris l'identité de la blonde pleine de farine, même si c'est tout ce qu'il voulait savoir.

Une cigarette au parc un beau jour de printemps
par Marion Daure

Quand le feu passa au vert, il démarra en trombe et remonta d'un trait la dernière portion du périph avant de bifurquer dans la rue Porte-Bonheur. Il se gara à la va-vite le long du square, coup d'œil furtif sur le tableau de bord, 12h10, il aura un quart d'heure de retard.

Ça faisait déjà une heure qu'il y pensait, une heure que l'envie le tenaillait et qu'il était à cran. Il ne savait pas trop au bout du compte si c'était le manque de nicotine ou les boules d'avoir repris qui lui serrait la gorge. Le voilà donc de nouveau contraint, après dix ans d'arrêt, l'âge de l'aîné, à suspendre régulièrement le cours de sa vie le temps de se griller une clope. Mais aujourd'hui, il l'avait tout de même bien méritée. Bosser le samedi matin pour clore la comptabilité puis enchaîner sur le planning serré des petits, c'était sa semaine, le grand et son match de basket, le petit à l'anniversaire d'Emile et les lessives qu'il fallait faire avant le switch de fin de week-end, ça faisait beaucoup pour un homme seul. Juste une petite pause entre deux coups de feu.

Il s'assit sur le banc sous le tilleul, juste en face du toboggan et du bac à sable où ils les emmenaient quand ils étaient plus petits et qu'elle ne l'avait pas encore quitté. Il alluma sa cigarette et tira une longue taffe, expulsant tous les nœuds du corps dans les volutes de fumée. Le square était désert. Pourtant, le printemps renaissant qui redonnait des feuilles et des bourgeons aux arbres le rendait très agréable. C'était gâcher de sa beauté que de s'y retrouver dans ce contexte, la cigarette qu'il fallait fumer à la hâte et en loucedé parce qu'il ne pouvait déjà plus s'en passer et qu'il ne voulait pas que les enfants le surprennent, ils le diraient à leur mère.

Et pendant que le soleil se frayait un passage à travers les branches pour caresser son visage, les enfants commençaient à trouver le temps long, la petite aiguille qui dépasse le douze sur la pendule du salon, papa devrait déjà être là maintenant. Et alors que les feuilles frémissaient et scintillaient au gré du vent, les petits sortaient faire un basket même s'ils n'en avaient pas le droit, vous ne sortez pas avant que je revienne, leur avait-dit papa. Et au moment où il écrasa sa cigarette, le ballon se coinça dans le filet et le petit, sept ans à peine, monta sur l'escalier juste à côté pour être à la hauteur du panier. Et pendant que le grand hurlait au petit de descendre, pendant que lui accélérait le pas, courant presque pour traverser le parc, le petit se hissa sur la pointe des pieds et allongea son corps trop petit pour accrocher le cercle puis bascula dans le vide, les cris du grand en bas, le bruit mat d'une tête qui tombe la première et le rouge d'une flaque de sang qui s'étale sur les dalles.

Il entra comme une bourrasque dans la maison, espérant les trouver en train de regarder tranquillement la télé dans le salon. Que cette putain de cigarette ne les avait pas tués, à cet instant, c'est tout ce qu'il voulait savoir.

Le danseur au lys
par Morgane Sarmiento

Le danseur au lys porte en lui un rêve qu'il n'a jamais fait réalité. Il a toujours été un mauvais parti, il s'y est résigné : dix pièces de cuivre la saison — vingt s'il est chanceux. À aucune femme il ne demanderait de tenir un foyer là-dessus… à peine s'en sort-il seul. Chaque jour pourtant, il regarde d'un œil attendri les enfants mimer ses mouvements à quelques pas de lui. Toutes ses chansons commencent ainsi : « Enfant, enfant qui ne m'est permis, dis-moi, dis-moi que tu es en vie ! ». Après quoi il peut raconter l'amour des fleurs des champs, ou les plus glorieuses batailles, il se sent toujours protégé.

Une petite fille en particulier aime venir le voir danser : elle se lève aux aurores pour avoir le temps de se rendre au bord de la rivière… elle traverse ensuite tout le village jusqu'à glisser, dans le chapeau du danseur, les galets les plus beaux qu'elle a trouvés. Il manque une dent à son sourire, mais jamais elle ne paraît triste sur la grand place. Lui, tous les jours, guète son arrivée, et quand il entonne « Enfant, enfant qui ne m'est permis », il espère un peu que ce soit elle, son enfant rêvé.

Avec le temps, c'est comme s'il ne danse plus que pour la voir sourire. Elle a beau porter cette robe rapiécée et avoir les mains couvertes de terre, c'est sa petite à lui, celle qui vient toujours. Les maigres trois sous qu'il fait tinter ne l'intéressent plus autant. Afin qu'elle ne s'ennuie pas, il s'efforce de trouver de nouveaux mouvements, de nouvelles chansons, et ce jeu les comble secrètement.

Un jour pourtant, l'enfant n'apparaît plus. Il fait beau, ce jour-ci, mais jamais la danse n'est parue si terne. Nul n'ose remplacer le regard émerveillé de la petite fille. Ne tenant plus, il s'arrête en plein milieu et demande à chacun si il a vu l'enfant. Les minutes qui s'écoulent lui semblent interminables. Une vieille dame enfin lui dit en ces termes : « L'est malade vot' petite. Un serpent l'a mordue au bord de la rivière.
Quel dommage que ses parents aient pas de quoi payer un médecin ! »

Le danseur ne réfléchit pas et parcourt toute la ville. Mais aucun médecin ne reçoit le danseur, il est bien trop pauvre. Il n'y a qu'un apothicaire pour le prendre en pitié et lui indiquer la mixture qui sauve du venin. Pour la première fois, la ville entière voit le danseur chanter hors de la grand place, jusque dans les ruelles. Les mains tendues, il élève sa voix : « Lys, lys de la madonne, lys qui sauvera une enfant ! ». Il va ainsi longuement sans trouver ni lys, ni vendeur de lys. Le danseur n'a d'autre choix que de partir, plus courant que dansant, vers le monastère le plus proche. C'est toujours plus courant que dansant qu'il rapporte la fleur blanche et son bulbe à la ville.

On porte le lys à la demeure de l'enfant. La nuit commence à tomber. Grelottant de froid et de faim, le danseur prend place contre le mur de la pauvre maison. La préparation du remède demande du temps. Il ne trouve pas le sommeil cette nuit. Au petit matin, les parents le découvrent devant la porte. Emplis de gratitude et d'humanité, ils lui proposent le couvert. Mais celui qu'on appellera le danseur au lys se met à chanter : « Enfant, enfant qui ne m'est permis, dis-moi, dis-moi que tu es en vie ! ».

Le danseur ramasse d'une main la fleur blanche que la fillette, sans pouvoir encore se lever, tient à lui donner. Il s'en va vers la place dans des pirouettes qu'il a toutes composées pour elle. L'enfant est en vie. C'est tout ce qu'il voulait savoir.

Peau de mouton
par River/Rain Vitrac

- Allez Johnny ! Ça fait presque deux heures qu'on te cherche.
- T'es le roi du cache-cache mon pote. Sors pour qu'on te donne ta récompense.

La poussière dansait autour de lui. Petit balai inconscient de ce qui se jouait en ce moment tendu. Un coup retentit contre un mur qui s'effrita, des parties du placoplâtre tombèrent au sol. Un juron et un dialogue s'enchainèrent. John était trop loin pour les entendre. Accroupi derrière un vieux sofa qui avait définitivement connu des jours meilleurs, loin des fêtes, du vomi, et des parties de jambes en l'air, il pesa ses chances de rechanger de cachette. Il entendit les pas lourds, ponctués de coups de battes contre les murs et le mobilier restant, s'éloigner vers l'aile ouest du bâtiment.

Il s'accorda une position plus confortable et chercha du réseau. Aucun. Il soupira d'agacement. Les genoux ramenés sous son menton, il gratta le vieux papier peint vert. Vert comme cette vieille bâtisse perdue dans les bois, sur le flanc de montagne, dont on ne voyait plus vraiment la position tellement la végétation avait repris ses droits. Les tuiles avaient verdi et arboraient des fleurs. Magnifique camouflage.

Il avait accepté cette sortie avec les deux grandes-gueules du lycée. Le cliché de la brute qui tape sur les *nerds* à lunettes, ceux qui parlent de Donjons & Dragons et de la relativité restreinte dans leur coin. John ne participait pas aux lynchages, il faisait juste quelques trucs pour les deux imbéciles. Leurs devoirs contre un paquet de chips et une boisson gazeuse sucrée. Il se portait garant de leurs absences quand ils séchaient les cours, pour aller à l'autre bout de la petite ville perdue dans une vallée, faire Dieu sait quoi. Mais John ne posait pas de questions, sinon c'était se faire remarquer. Et il ne voulait pas se faire remarquer. Même si pour lui, ça devenait un cycle ennuyeux. Bus, cours, dodo. Quand il rentrait dans son petit appartement vide, il était épuisé d'avoir arboré un masque souriant et intéressé toute la journée.

- … plancher grince ? On l'aurait forcément entendu mec.

Des voix audibles, quoiqu'encore loin, le sortirent de sa rêverie. Il allait encore devoir se balader dans les pièces insalubres en évitant de faire du bruit. Mais il avait trouvé une technique : passer par les fenêtres sans vitres et marcher sur les rebords et finitions en relief de la bâtisse. Malgré l'intérieur pourri, l'extérieur tenait bon. Peut-être grâce à toute cette grimpante verdure.

- Il est tout maigre, mais c'pas un fantôme.
- La ferme Ted.
- Toi la ferme. C'était ton idée de l'amener ici. Pourquoi on a pas invité un des *nerds* du club des coincés pour faire ça ? Comme d'hab quoi.
- J'voulais changer de proie, ça te dérange ?

John risqua une figure, accroché par une main sur le montant en fer d'un ancien porte-lanterne, pour voir s'ils étaient encore au niveau inférieur, en levant un sourcil. C'était donc ça dont il avait entendu les rumeurs silencieuses. "La chasse". Un nom parmi d'autres, tels que "les pleurs traqués" ou "à celui qui résistera le plus longtemps avant de se pisser dessus et d'appeler sa mère à l'aide". Charmant.

En attendant, il perdait son temps. Ça faisait déjà quatre heures, presque cinq qu'il avait quitté son appart avec eux pour cette partie de cache-cache et il avait un couvre-feu très strict.

Un autre fracas. Très long. Un des deux devait perdre patience et s'acharner sur un morceau de mur.

- Putain, mais il est où ce con ?
- Il a dû se barrer ?
- Et les clochettes qu'on a mis aux sorties ? On l'aurait entendu. Et je te rappelle que c'est moi qui aie les clefs.
- Et ben j'en sais rien moi, m'engueule pas comme ça.
- Si mon vieux voit pas son vieux truck revenir pour demain matin, je vais passer un sale moment.

Un silence relatif, ponctué de pas lourds dans les escaliers qui tombent en poussière de moisissures vertes. John changea de main, et passa, tel un chat, dans une pièce à l'étage d'en dessous. Il épousseta sa veste et se débarrassa du lierre qui s'était accroché à une de ses manches quand le bruit insupportable de vie reprit.

- Aucun réseau, fait chier.
- Attends mec, tu fais quoi là ?
- Je voulais voir si j'avais reçu un message. Ma mère me fout jamais la paix.
- Nan mais t'as prévenu personne qu'on venait là ?
- Bien sûr que non. J'ai fait comme on a dit, comme chaque samedi. Personne ne sait qu'on est là, vieux.
- Tant mieux, termina le brun d'une voix bourrue.

John réfréna un petit rire avant de fouiller dans une de ses poches arrières. Il enfila des gants chirurgicaux bleus avec une lueur nouvelle dans le regard. Une lueur intéressée. Maintenant, c'était eux qui étaient enfermés avec lui. C'est tout ce qu'il voulait savoir.

Le secret d'un philtre
par Garance Bourdin

De nos jours, au cœur d'une profonde forêt,
Vit un sorcier aux pouvoirs secrets.
Il passe sa vie en temps et en heure,
Menant à bien son rêve : découvrir la recette du philtre du bonheur.

Un matin, un vieux papier jauni s'échappe d'un de ses grimoires.
Une petite feuille fragile, rendue friable par le poids des ans,
Recouverte d'une fine écriture d'antan.
Est-ce là la source tant recherchée de son pouvoir ?

Le sorcier examine la note de plus près
Pour découvrir une liste d'ingrédients singuliers :

Des étoiles de rubis, quelques flammes de cornaline et un soleil d'ambre,
Pour le souhait d'une vie passionnée et ardente.

Quelques brins d'émeraudes, une brise de jade et trois nuages de turquoises,
Pour toucher l'existence de sérénité et d'égalité d'âme.

Des gouttes de saphir, une nuit d'onyx et deux galaxies d'améthyste
Pour rappeler le courage demandé dans les épreuves sombres de la vie.

Une rivière de diamants, quelques flocons de perles et des larmes d'opales,
Pour honorer la pureté de l'existence jusque dans son âme.

Et la note s'arrête là,
Donnant au sorcier une recette à la portée de ses pouvoirs.
Il sourit, apaisé ; voilà.
C'est tout ce qu'il voulait savoir.

CONSIGNE 4.

Le tableau David Hockney *Le Parc des Sources, Vichy*

J'ai une question…
par Lamia Bedjou

La curiosité d'un enfant est tellement grande que personne ne peut répondre à toutes ses questions, mais que faire ? La mère et sa fille sont assises sur un banc, elles regardent le ciel, quand soudain la fille saute de sa place.
- Je l'ai vu ! Maman, maman c'est quoi ?
La mère ne lui répond pas, la fille insiste : maman, tu m'entends, tu l'as vu toi ?
- Oui je l'ai vu aussi mon ange, mais je ne sais pas encore ce que c'est ma chérie, je sais juste que c'est trop beau.
- Il faut qu'on sache ce qu'est, non ?
- Non ma belle, juste amuse-toi avec les yeux, car parfois c'est mieux de ne pas connaître la source de la beauté.
- Bon bref, comme tu veux ….
- Maman pourquoi les oiseaux chantent-ils ? c'est parce qu'ils sont contents, pas vrai ?
- Oui, oui exactement c'est pour ça…
- D'accord et pourquoi la mer est bleue ?
- C'est la réflexion du Ciel mon bébé.
- Ah !... Mais c'est quoi la réflexion maman ?"
La mère prend un grand souffle, puis elle sourit à son enfant : « la réflexion ma chérie, c'est comme quand tu regardes dans le miroir et que tu y vois une copie de toi, le ciel et la mer sont pareils mon poussin ». La petite fille arrête de parler pendant une minute, puis elle recommence : « maman, pourquoi les singes dansent-ils ?
- Ah ma chérie mais d'où est-ce que tu sors cette question ?
- Et bien, j'ai entendu mon père poser cette question à mon oncle."
- La mère dit doucement : « Ah oui bien sûr, il fallait que je pense à ça avant, il n'y a que ton père qui fait des blagues stupides ».

-Tu as dit quelque chose maman ?
- Non ma chérie je n'ai rien dit.
- Ok, mais tu ne m'as pas répondu à ma question encore !
- Eh bien je crois que les singes dansent car… Ce n'est pas grave je te répondrai demain, c'est promis.
- Ah je comprends, c'est sûr qu'ils font la fête juste comme nous et du coup on est des animaux aussi maman, pas vrai ?
- Oui mon enfant, des animaux mais les animaux n'ont pas de cerveau, exactement comme ton père.
- Je suis désolé maman, mais là tu te trompes, mon père est un animal car il ne marche pas sur quatre pattes, mais merci quand même maman pour tes réponses, j'ai juste une autre question maman.
- Ouf, dis-moi ma belle !
- Je sais qu'il y a un bébé dans ton ventre, c'est vrai, non ?
- Oui mon ange, c'est ton petit frère.
- D'accord ma question c'est : " Comment on fait les bébés !?
La mère regarde sa fille, avec un regard stupéfait, puis elle lui dit : mon ange, tu as posé beaucoup de questions ce soir, ça suffit, il fait déjà très froid, et si tard, c'est le temps de dormir.
- Mais maman, tu ne m'as pas répondu !
- Après ma chérie !

Quiétude
Par Killian Carlu

"Elle est en vie ?"

Les deux amis, assis sur leur mobilier de jardin, scrutent l'éternel printemps au Arc-en-ciel.
Pas une feuille ne tombait. Pas un frisson ne parcourait les arbres. Du vent ne s'entendait que le silence. Pouvait-il même souffler jusqu'aux portes du ciel, jusqu'ici ? La voûte était tâchée d'un cumulus qui jamais ne s'effacerait.
Bip. Il sourit.
"Tu penses qu'on l'attendra longtemps ?"
Bip. Ils observent les chaises, bancs et carrés d'herbes. Libres. Les poubelles, vides.
Bip. Au fond à droite, près d'un arbre, un ballon sous lequel l'herbe ne poussait plus. Ou peut-être n'avait-elle jamais cru.
"Elle ne devrait plus tarder."
Bip. Il regarde sa montre. Elle ne trottait pas. L'éternité se comptait à chaque seconde.
"On ne peut pas être les seuls ici… si ?"
Bip. Il soupire.
"Une prière vers eux… vers le ciel ou le sol ?"
Bip. Son voisin pianote sur son dos et lui sourit. *Bip.*
" Si les leurs, celles d'en bas viennent au ciel… Alors prions nos pieds."
Bip.
Bip.
"Tu penses qu'il reste beaucoup de cieux à parcourir ?"
Bip. Bip. Bii…
Le son continu s'amplifie ; strident, il s'infiltre, franchit le parc, rebondit sur chaque limite invisible, intensifie ses échos jusqu'à tirer le ballon à la dérive, bruisser les feuilles dans un cri infini, faire tressaillir l'écorce qui jamais ne faiblit.

Le paradis chavire, leurs pensées l'imitent et strident aussi. Ils tiennent leur visage de leurs mains meurtries et crient à leur tour. Jamais le bruit ne finit de rebondir, jusqu'à briser les chaînes qui fermaient la barrière dorée.
A travers leurs yeux plissés, ils s'entendent et s'élancent vers ce chemin libéré.
Les portes gardent une lumière des plus éblouissantes, si bien qu'ils n'entendaient ni ne voyaient plus rien. Ils se serrent les mains, prêts à s'y abandonner lorsque le cri s'atténue…
Bip. Il se scinde, se répète.
Bip. Sa fréquence se stabilise, reprend son battement rassurant.
Bip. L'un d'eux approche de la lueur.
"Attendons-la. Attendons notre sœur."
Bip.
"Il lui reste de belles années à vivre. C'est fini."
Sur ces mots, sa main attrape les filaments de lumière, il disparaît dans la Quiétude.
Bip.
Lorsque son frère s'y risque, la Lumière le repousse et referme les portes.
Il reste sur son banc, oublié.

Ma fille avant tout
par Pauline Ceaux

C'est tous les samedis, que mon mari et moi on se rend aux jardins. Oui, même jour, même lieu. Comme beaucoup de monde autour, un réel plaisir se fait ressentir lorsqu'il s'agit de s'y prélasser sur une chaise. Le bruit des jets d'eau donne une touche d'évasion, de détente et si le beau temps s'y ajoute, on pourrait presque parler de havre de paix. Et pourtant, je n'ai jamais vu mon mari, Raymond, aussi triste. Je suppose que la mélodie du vent ou le chant des oiseaux devait couvrir ce silence infernal qui pesait sur nous. Quand la lassitude me prend, ou que le temps devient long, je me plonge dans mes pensées. Je suppose que c'est ce qu'il fait aussi. Je vois une pellicule qui se déroule. Une image dorée me parvient, et le soleil, ajoute une lueur unique à ce moment. Il n'y avait aucun nuage à l'horizon jusque-là. Laeticia, notre fille, avait pour habitude de se balader avec nous, le sourire aux lèvres. Elle aussi, adorait cet endroit, elle disait que le temps s'y arrêtait. Mais voilà que dans ma vision, des nuages apparaissent, en une fraction de seconde, tout devient sombre. Seul, un éclair de lumière blanche était apparu dans la nuit. On était ébloui, piégé entre l'inimaginable et le réel. Ce soir-là, Laeticia était partie mais elle n'était surtout jamais rentrée. Aussi, maintenant qu'elle n'était plus, le temps ici courait à son absence. C'est quand je quitte cette pellicule que je vois cette chaise vide à côté de Raymond, et que je reviens au moment présent. Une dame se dirige vers nous, je l'aperçois, elle dit :

- Est-ce que je peux prendre la chaise ?

La vérité, c'est que chaque personne croisée devait se demander si on attendait quelqu'un. Mais il s'agit d'un rendez-vous reporté. Car c'était toujours pareil le samedi. Le fantôme de la défunte était là, à chaque instant. On attendait, le jour comme la nuit, avec le souvenir de notre fille, endormie. Comment chasser de ces pensées ce qui sans prévenir nous avait quitté. Ainsi, on laissait sur la chaise un bouquet de fleurs printanier, qui d'ailleurs finit toujours par faner.

Flash-back adolescent
par Julie Mougenot

Il y a bien longtemps que je n'y suis plus allée et c'est très certainement par mégarde que je m'y suis retrouvée. J'en avais totalement oublié ces arbres si habilement, justement et droitement plantés et cette herbe verte qu'on vient fraîchement de couper. Les pigeons perchés sur la statue à l'entrée. Ça y est ! Je me souviens!

Hasard ou non, c'est le temps lui-même qui m'y a conviée ; revenir et marcher dans ces traces que j'ai autrefois foulées. Comme une promesse silencieuse du passé qu'il me faut à présent réaliser. Je m'engage dans l'allée, allure fluette et petites chaussures d'été. C'est si troublant de constater que rien, non rien n'a changé. Pas même les rayons du soleil à travers les feuilles, ni la course affolée de quelques écureuils. C'est un jour d'été, le même qu'il y a maintenant bien des années. Bourgeons éclos des roses et des lilas, comme le doux parfum de tes draps. Cela aurait pu être beau, si ce souvenir ne m'avait pas rattrapée.

Je nous revois nous enlacer devant la fontaine, ton engouement pour essuyer timidement les gouttelettes qui avait parsemé mes joues humidifiées. Puis, le baiser que j'avais osé te voler avant de m'enfuir et de slalomer entre les arbres comme une folle furieuse. Un jeu d'enfant, fuir pour mieux être rattrapée. Et nos rires qui avaient résonné. *Je me revoie encore souhaiter que cela dure toute la journée...*

Je me suis assise sur ces chaises qui nous ont jadis accueillis et ont écouté les confessions que nous nous étions échangées en catimini. Les oiseaux chantent cette même sonate qui nous avait bercées et les enfants jouent avec leurs cerfs-volants fabriqués. Un sourire délicat sur les lèvres, j'accueille cet instant comme un unique, doux mais puissant…

— Flash-back adolescent ?

J'ai alors relevé mes lunettes de soleil. Aveuglée, j'ai mis quelques secondes à reconnaître que l'enfant en toi a étonnement grandi.

J'ai seulement acquiescé, sans l'ombre d'un seul regret tourné vers le passé. Tu t'assieds. Toi aussi tu le sais, que le temps nous rend simplement le rendez-vous que nous avions manqué. Alors délicatement, tu as posé ta paume sur la mienne.

Et ensemble, nous avons plongé dans le silence de nos réminiscences.

Trois petits chats
par Esther Schneider

Soleil était assise là, autrefois. Elle aimait cette aube qui pointait le bout de son nez, cette lumière qui réchauffait son pelage et cet air frais qu'elle humait. Elle était à l'aube ce que le fer était pour un aimant ; l'euphorie nocturne de courir après la souris et d'abuser d'un dangereux lait n'étant jamais suffisantes pour qu'elle manque un tel spectacle. Tout était parfait… ou presque. Pourquoi apprécier ce cadeau, si ça devait être sans ses fidèles compagnons ? Souvent, Mystère et Neige étaient trop assommés par ces mêmes ivresses pour le partager avec elle. Mais parfois, *seulement* parfois, trois petits chats se réunissaient devant l'aube... et Soleil ne pouvait être plus comblée.

Pendant un temps, Mystère et Neige crurent ne jamais guérir. Leurs cœurs enflèrent de cette douleur et de cet horrible sentiment de ne pas avoir assez profité de leur amie disparue. D'avoir une culpabilité, et d'en être les responsables. Bien sûr, trop dur d'accepter la vérité ; plus facile de s'accuser... alors ils se feulèrent dessus.

Encore.

Et encore.

Et encore.

Tant qu'ils purent.

Jusqu'à ce que, après la grisaille et les larmes de la nuit, ils se murent dans le silence. Pour Mystère, l'aube imminente n'est que synonyme d'une triste journée. Il ne s'attend pas à trouver Neige dans ce jardin, les pupilles perdues vers l'horizon. Il se surprend même à s'asseoir près d'elle. Un long moment passe, sans un mot ; Neige éclate en sanglots, sans un mot ; Mystère l'attire contre lui, sans un mot. Ils pleurent. Se comprennent enfin. Des trois petits chats ils ne sont plus que deux, lorsqu'un rayon de soleil leur sourit au travers des nuages.

CONSIGNE 5.
Ecriture d'une microfiction à partir du poème d'Arthur Rimbaud, *Le dormeur du val* :

C'est un trou de verdure où chante une rivière,
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.
Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.
Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.
Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

La dormeuse du val
par Inès Bardou

Allongée dans l'herbe, elle entend la rivière chanter. La lumière pleut sur ses joues et son cou. Les parfums de la nature s'imprègnent en elle. Ses narines frissonnent. Elle ne bouge pas. Seule sa respiration offre un mouvement régulier à son buste. Elle dort. Entre les doigts de sa main droite, un bout de papier se cache. Froissés, quelques mots se distinguent. *À très vite mon amour*.

Des semaines, des heures, une éternité qu'elle relit ses mots. Elle ne cesse jamais de l'attendre. Le ruissellement de l'eau rythme cette infinitude. Il est là. Tout le temps. Partout. Elle le voit. Près des fleurs autour de la maison. Près de la rivière, dormant la main sur la poitrine. La chemise défaite, souriant comme un enfant après une journée passée à jouer.

Allongée dans l'herbe, la rivière a cessé de chanter. La lumière s'est éteinte. Les parfums de la nature échappent à ses sens. Ses narines tremblent. Elle ne cesse de s'agiter. Sa respiration est devenue irrégulière. Elle s'est réveillée. Sa main serre un bout de papier avec force. Chiffonnés, quelques mots se distinguent.

Disparu au combat.

L'éternel obscur
par Berrima Fedia

Hola ! y a-t-il quelqu'un ici ?

L'obscurité s'étend devant les yeux du jeune homme. Il ne sait où il est, ni ce qu'il l'a conduit à cet endroit mystérieux, où les cris du hibou montent à travers les branches croisées des arbres nus. De ses doigts tremblants, il touche un trou dans son ventre qui saigne du sang noir, mais il ne ressent rien, aucune douleur ne dérange son corps mouillé de sueur de la tête aux pieds. Son cœur bat la chamade, c'est illogique ce qui se passe, comment un trou horrible ne lui inflige-t-il pas de douleur ? Pourquoi ne ressent-il rien ?

Le jaillissement du sang, qui s'écoule de son ventre troué tel un fleuve, lui donne envie de vomir. Alors il tombe par terre. Il veut sentir la douleur, il le faut ! La sentir, sinon il deviendra fou. Il frappe le trou de toutes ses forces. Point de douleur. Que se passe-t-il ?

- Es-tu fou ? Mais pourquoi tu te frappes le ventre ? Tu cherches une douleur que tu ne ressentiras pas.

- Qui est là ?

- Un ami, je suis tombé ici il y a un quart de siècle.

- Un quart de siècle ? De qui vient cette voix qui me parle dans l'obscurité aveuglante ? Suis-je devenu fou ? Oui, certainement que je le suis. Je ne me rappelle pas ce qui m'est arrivé ni ce qui a causé ce trou horrible que je touche. Mon corps se vide de son sang à une vitesse incroyable tandis que ma tête est toujours là. Je dois être évanoui. Je dois avoir perdu conscience depuis longtemps, mais ça ne s'arrête pas ! Pourquoi suis-je encore vivant ?

L'homme parle comme si la voix masculine qui lui a parlé tout à l'heure n'existait pas, mais celle-ci revient et répond à sa question :

- Tu es mort, jeune homme, ton corps est mort, voilà pourquoi tu ne ressens pas de douleur, mais ton âme rejoint le ciel depuis l'aube. Bienvenue dans ton nouveau monde.

- Quoi ? Qui êtes-vous ? Dios mio !

- Je suis Paolo, un soldat fasciste, mort depuis l'avènement de la seconde guerre mondiale, je suis mort suite à un bombardement des forces nazies et depuis, j'attends qu'un ami me rejoigne. Maintenant, c'est ton rôle de te présenter, je peux te tutoyer, nous ne comptons plus dans la vie des hommes trop rigides et cintrés dans leurs costumes étouffants, donc abandonnons nos étiquettes insensées et soyons simples dans notre démarche.

Un flash-back bref fait remonter Franco au temps passé, il se rappelle avoir été dans un terrain de guerre et avoir lutté contre une armée ennemie. Il pleure sur son sort pendant quelques moments puis il répond en bégayant :

- Moi, je suis Franco, un soldat espagnol au service du système franquiste.

- Ah ! Malheureux que nous sommes.

- Pourquoi ?

- Tous deux nous étions des pions dans la main des dictateurs qui font la guerre à leurs peuples pour satisfaire leur ego et nous, soldats naïfs qui croyons défendre la patrie, nous ne faisions que tuer nos frères et nos sœurs tels des bêtes. Jeune homme, toi, peut-être à cause de ton jeune âge tu ne comprends pas le fonctionnement du système et tu es devenu soldat au service d'un tyran sans le connaitre. Mais moi, j'ai cru que mon âge et mon expérience militaire m'empêcheraient de tomber dans l'erreur. J'ai cru être sage et lucide durant toute ma vie, mais ce n'est qu'après ma mort que j'ai compris à quel point j'ai commis des torts impardonnables envers ma personne et envers l'humanité.

- Mais pourquoi l'obscurité nous entoure-t-elle et pourquoi sommes-nous incapables de nous nous voir ?

- Nous serons incapables de nous voir, mais nous nous entendons et nous nous connaissons très bien car nous sommes deux et en même temps, un : nous défendons les mêmes valeurs et les mêmes principes qui nous amènent à tirer sur les innocents pour défendre la dictature. C'est ce qui nous fait vivre dans la vie, ainsi que dans la mort, dans l'éternelle obscurité !

Le samouraï de Nagasaki
par Maxime Coste

Le soleil est sur le point de se coucher. Jin monte sur son cheval. Il s'en va, près des plaines au galop. Le village est à une trentaine de kilomètres de là où il se trouve. Sa respiration est forte au point de s'étouffer. Du sang s'échappe depuis plusieurs parties de lui et vient tacher quelques brindilles de blé. Il regarde derrière lui. Personne. Juste le champ de blé japonais, étalé sur des hectares et des hectares, qui s'inclinait fortement à cause du vent. Son cheval Épona se fait guider par le vent qui murmure à ses oreilles la direction à prendre. Pendant sa fuite, Jin ne cesse de repenser à ce qu'il vient de se passer.

Les mongoles venaient d'attaquer la quasi-intégralité de l'archipel nippon. Seul Nagasaki résiste. Jin est le dernier soldat envoyé par le village. La dernière chance. Il se rend au temple occupé par les mongoles. Ces derniers s'attendaient à son arrivée. Il entend un bruit. Le vent lui siffle légèrement le bruit des percussions qui battent tel un cœur. Plus le temple se rapproche de lui et plus Jin entend sourdement ces *taiko*. Seul le *Khagan* l'attend. Ce dernier a entre ses mains l'avenir de l'occupation mongole de Nagasaki. Ses sbires sont cachés, attendant la sentence finale. Épona s'arrête à quelques mètres du *Khagan*, Jin descend et les tambours se coupent. Le *Khagan* a sa main proche du *katana*. Jin se positionne et fait de même. Le ciel crépusculaire brille sur les deux visages. Les feuilles d'érable japonais volent et tombent abondamment. Pas un bruit. Les deux, face-à-face, se regardent les yeux dans les yeux, déterminés. L'un sort légèrement son *katana* du fourreau, l'autre s'élance en criant. Ainsi commence le dernier duel de Nagasaki.

Ils échangent, esquivent des coups, contrent avec leurs *katana*. Puis les premières blessures arrivent. Une coupure sur un bras, puis sur un des torses et sur une des joues. Jin perd l'équilibre et tombe. Le *Khagan*, avec sa bouche sanglante, pointe son sabre sur la pomme d'Adam de Jin, puis se baisse et appuie avec la partie non aiguisée sur le cou. Jin commence à suffoquer mais d'un coup de pied, il arrive à éjecter l'ennemi et se relève aussitôt. Les deux, blessés et essoufflés, se regardent de loin. Ils courent en direction de l'autre. Le coup fatal. Le *Khagan* voit du sang provenant de son ventre. Il s'effondre et succombe à ses blessures. Jin s'agenouille et baisse les paupières du *Khagan*. Il le regarde et pousse un cri de victoire. Malgré ce moment élogieux, derrière lui, le temple se fait incendier par les flèches enflammées des sbires. Ces derniers partent, sachant le résultat inéluctable. Jin s'en va avec Épona dans ces plaines envahies de blé.

Jin trouve un endroit où se réfugier, dans une forêt avec une petite cascade. Il repense à cet événement. Blessé, ses chances de survie sont faibles. Jin décide de prendre un dernier bain dans cette cascade. L'eau ruisselle abondamment. Il détache son petit chignon, ôte son chapeau de paille, ainsi que le reste de ses vêtements et plonge dans une eau chaude. Les feuilles d'érable mortes l'attendent et lui font office de lit. Son sang et les feuilles tombées ne font plus qu'un. Un renard s'approche de lui, renifle les blessures de Jin et se pose à côté. Les premiers flocons de neige apparaissent quelques heures plus tard. Jin a succombé. Il libère l'île de Nagasaki en se sacrifiant.

L'Inconnu au banc
par Kama Datsiottié

Sur un banc à l'ombre biaisée,
Un homme allongé est pensant ;
Inconnu aux yeux des passants,
Couvert par son manteau usé.
L'entends-tu cette détresse humaine ?
Imperturbable sous les cris,
De plus, ses yeux mi-clos apaisent
Et sa main, sur une fleur pèse.
Ses bottes trouées nous supplient.
Méconnais-tu le monde et ses peines ?
Sans bruit, un homme dort ici,
Uni à un banc, son dur lit ;
Regarde tout autour de lui.
Entends-tu la fusée de détresse ?
Sans vie, dans la ville linceul,
Un homme est gisant sur son banc ;
Inconnu aux yeux des passants,
Cache son secret pour lui seul.
Misère de l'homme et ses faiblesses…
Il voulait en finir ainsi,
Déçu, dénonçait par son sang
Épais sous la lame et coulant,
S'enfuir de ce monde ennemi !
Pourquoi cette sombre extrémité ?
Allons errer pour l'éternité…

Y a pas à dire, ç'a a quand même d'la gueule c'te poésie !

- « Bof, ça casse pas des briques non plus… Ni trois pattes à un canard ! Tu m'as dit que c'était d'qui déjà ? »

- « Kama Datsiottié. »

- « Kama qui ? »

- « Da-tsio-ttié ! »

- « Pfff, connais pas. Inconnu au bataillon le gadjo ! Tu m'aurais dit Rimbaud encore j'dis pas, et l'*Dormeur du Val* surtout, j'aurais tilté, mais là sérieux sa chiotte de poésie ne m'fait aucun effet. Ni chaud ni froid ! »

- « En même temps c'est bien pour ça qu'on brûle des livres non ? Pour s'réchauffer ! C'est notre *Fahrenheit 451* à nous ! Allez hop, tiens Beigbeder ! *99F* ! Encore un livre pilon à jeter au feu. C'est l'autodafé d'la rue, mais ce Kama Datsiottié j'te jure bon Dieu, je me l'garde au chaud. »

- « Mouais… Fais comme tu veux. En attendant file m'en une page ou deux car y a plus de PQ et là ça urge ! »

- « Attends, bouge-pas. J'te file ça. Justement j'ai vu qu'y a une poésie qui tombe à point. *Pensée du matin* qu'ça s'intitule ! Tiens v'la ton *Moltone*l, pages 136 et 137, et puis, t'auras un peu de lecture comme ça ! »

La fleur au fusil
par Lucille Lorieux

L'explosion étrangla l'air dans un vacarme de flammes et de larmes alors que la ville éclatait en sanglots.

Le fracas fit sortir en sursaut un petit soldat de sa sieste sauvage. Il se mit debout, l'arme au poing, un mélange de terreur et d'ardeur aux poumons. Autour de lui, des civils étaient sous le coup de l'abasourdissement tandis que d'autres hurlaient à la recherche d'un ami enseveli sous les gravats d'immeubles tombés en morceaux. Une mère tirait son enfant par la main qui pressait un ours en peluche contre sa peau. Elle surveillait l'ennemi invisible, armée de l'ombre, créatrice de veuves, d'orphelins et de décombres, cachée derrière ses canons et sa haine en poudre.

Le petit soldat se mit en marche dans les rues de bitume craquelées par le passage des tanks en attente. Il comptait ses pas car tant que les nombres résonnaient dans sa tête, celle-ci reposait sur ses épaules et ses jambes tenaient debout le choc du béton. Il marchait tête nue vers un horizon incertain, inconnue destination où il était forcé de se rendre. Et dans ce val urbain, le gris de la poussière en grains neigeait sur les toits d'ardoise et de tuiles, le gris de la pluie inondait les nuages et les caniveaux, le gris s'obscurcissait, se privant peu à peu de toute nuance de blanc.

Et au milieu de cette bruine, ses yeux se posèrent sur un éclat de miel qui brillait sur les pétales d'un pissenlit.

Les lendemains qui hurlent
par Nicolas Lafon

Au sortir du *gangbang* d'un ours sibérien en compagnie d'Assad, Kadyrov et Loukachenko, Poutine a ordonné que l'on assassine le *dormeur du val*. Quand l'obus est tombé, il défendait Kharkiv à lui tout seul, planqué derrière trois sacs de sables colmatés par les restes de sa famille. Il n'a pas de trous au côté mais rougit tout entier le cratère où ses chairs se disséminent. Peu avant de s'assoupir, il a bercé à la kalash un bataillon de soldats russes, *dormeurs du val* de pas vingt ans, nostalgiques du temps où le *petit père des peuples* purgeait l'idéal soviétique de la présence de leurs aïeuls. Tous roupillent désormais sur un chemin de terre où près d'un siècle auparavant des paysans étiques se cannibalisaient, dévorés par l'Holodomor, après avoir consommés tous les chiens errants, minets, taupes et blaireaux qui trainaient dans les champs de blé saisis en prévision des *lendemains qui chantent*.

Après celui de Rimbaud, le *dormeur du val* s'est fait *moutardé* dans une tranchée, crachant ses poumons enflammés dans la terre glaise, plié en deux sous le ciel obscurci par le déchaînement de la *Grosse Bertha*. Ensuite, il a piqué du nez sur une barricade de fortune à la sortie de Barcelone, un bréviaire anarchiste en poche, un pruneau franquiste en plein front et une balle stalinienne dans le dos. Canardé sur une plage normande en 44, son corps inerte a roulé au gré du ressac, empêtré dans les algues, criblé de fientes, envahi par de petits crabes qui l'ont nettoyé jusqu'aux os. Fait prisonnier à Stalingrad, le *dormeur* s'est assoupi en griffant les parois de béton d'une chambre de Dachau, enfoui sous un amas d'enfants et de vieillards bleuis comme lui aux émanations de la *solution finale*. L'un de ses frères captif, ayant survécu jusqu'à la victoire aux diagnostics du médecin-fossoyeur du camp - SS féru d'opéras wagnériens, spécialiste d'Heidegger et épigone de Mengele - a eu l'opportunité de revoir la mère patrie. À peine a-t-il franchi les portes de Moscou, les côtes saillantes et le teint gris, les yeux absents rouges et jaune-pus, que la foule en liesse l'arracha du sol. Incrédule, il contempla les cieux déserts où il fut projeté mille fois de suite, humant dans les hauteurs les fumées crématoires qui planaient encore sous les nuages gris. Insensible aux piquants des décorations épinglées sur sa poitrine, sourd aux vivats, les hourras nos héros de la *Grande Guerre Patriotique*, il n'entendit que le craquement de son ossature carencée, brisée un peu plus à chaque bond. Le sommeil l'emporta plus tard dans un goulag d'Extrême-

Orient, lorsque sa *rééducation*, jugée plus sûre après son séjour en Allemagne, devint trop assommante.

À quatre-vingt-deux ans, le *dormeur du val* pionce pénard sur un transat de Copacabana. Il est mort d'une insolation, une Caipirinha dans une main l'autre glissée sous l'occiput, découvrant au creux de son bras un tatouage de groupe sanguin maquillé en smiley. En 2016, il s'est éteint d'une *OD* de viagra dans un bordel des faubourgs de Belgrade, fier de l'*épuration* pratiquée en Bosnie sur le parquet d'un gymnase de Srebrenica. Non loin de Battambang, dans sa maison bâtie sur une fosse commune où gisent dix-mille traitres à l'*Angkar*, le *dormeur* a sombré au beau milieu d'un rêve où Pol Pot le louait pour son sens du devoir. Un autre, hanté par le regard d'une mère et de ses trois enfants l'implorant au fond d'une case en bambou de la jungle vietnamienne, repose sur le carrelage d'un fastfood newyorkais, le canon de son flingue en bouche, baignant dans le ketchup des cinq clients partis avec lui ce jour-là.

Au sortir d'un match de hockey sur le permafrost craquelé d'une forêt boréale, Poutine a ordonné que l'on réchauffât la guerre froide. Craignant que sa trace ne fût pas assez visible sur le bol de l'Histoire aux chiottes, il a décidé d'exalter *les lendemains qui hurlent*.

Le Nocher
par River/Rain Vitrac

Perdu dans la lumière de la nature, le soldat fut accosté par une voix avenante.

Vive, la figure aux pieds ailés le prit par l'épaule, quelle main chaleureuse

Qui le quitta aussitôt qu'une entrée sombre se dessina, chantante.

Elle résonnait en lui, l'invitant à franchir ses portes vaporeuses.

Le sol gris crissant sous ses godillots, la jeune âme s'aventura dans les ténèbres.

Il croisa les résidents de ces rives, pauvres et royaux, pleurants et négociants,

Et de pâles Lampades, belles nymphes infernales, avec leurs torches funèbres

S'en allant hanter quelconque esprit insouciant.

Au milieu des râles et des supplications, dans l'ombre de la caverne

Il attend en silence, ses longs doigts accrochés à sa lanterne,

Deux trous luisants et perçants sous sa lourde capuche noire brodée d'argent

Charon, sinistre mais soigné, patiente dans son embarcation,

Son autre main tendue, comptant sur sa rétribution.

Nocher du Styx charriant les ombres vers leur jugement.

La Belle de la vallée
par Garance Bourdin

C'est une légende des temps anciens,
L'on parlait alors de l'âge d'or des dieux.
Un univers parfait, formé de paix et de bien,
Dont le monde renfermait le plus secret des lieux.

Vienne le jour, l'aube se réveille,
La belle dort, jamais ne s'éveille.

C'était une vallée merveilleuse,
Aux arbres d'or, à la rivière d'argent et à la montagne de cuivre.
Là-bas, une jeune fille belle et rêveuse
Dormait ; ainsi était-elle toujours décrite dans les livres.

Vienne le jour, l'aube se réveille,
La belle dort, jamais ne s'éveille.

Bergère à la beauté estimée,
Son corps entouré de marguerites, de coquelicots et de lys,
Elle dormait constamment, maîtresse aimée de Morphée,
Dieu des rêves et des abysses.

Vienne le jour, l'aube se réveille,
La belle dort, jamais ne s'éveille.

Immortelle mais toujours l'esprit inconscient
Amoureuse au coeur vaillant
À jamais elle sommeille, la Belle de la vallée.

CONSIGNE 6.

Ecrire une microfiction à partir de la chanson de Charles Trenet, « Le soleil a rendez-vous avec la lune » :

… Sur le toit de l'hôtel où je vis avec toi
Quand j'attends ta venue mon amie
Quand la nuit fait chanter plus fort et mieux que moi
Tous les chats tous les chats tous les chats
Que dit-on sur les toits que répètent les voix
De ces chats, de ces chats qui s'ennuient
Des chansons que je sais que je traduis pour toi
Les voici, les voici, les voilà
… Le soleil a rendez-vous avec la lune
Mais la lune n'est pas là et le soleil attend
Ici-bas, souvent chacun pour sa chacune
Chacun doit en faire autant
La lune est là, la lune est là
La lune est là, mais le soleil ne la voit pas
Pour la trouver, il faut la nuit
Il faut la nuit mais le soleil ne le sait pas et toujours luit
Le soleil a rendez-vous avec la lune
Mais la lune n'est pas là et le soleil attend
Papa dit qu'il a vu ça lui
… Des savants avertis par la pluie et le vent
Annonçaient, un jour la fin du monde
Les journaux commentaient en termes émouvants
Les avis, les aveux, des savants
Bien des gens affolés demandaient aux agents
Si le monde était pris dans la ronde
C'est alors que docteurs, savants et professeurs
Entonnèrent subito tous en chœur
… Le soleil a rendez-vous avec la lune
Mais la lune n'est pas là et le soleil attend
Ici-bas, souvent chacun pour sa chacune
Chacun doit en faire autant
La lune est là, la lune est là
La lune est là, mais le soleil ne la voit pas
Pour la trouver, il faut la nuit
Il faut la nuit mais le soleil ne le sait pas et toujours luit
Le soleil a rendez-vous avec la lune
Mais la lune n'est pas là et le soleil attend
Papa dit qu'il a vu ça lui
… Philosophes, écoutez cette phrase est pour vous
Le bonheur est un astre volage
Qui s'enfuit à l'appel de bien des rendez-vous
Il s'efface, il se meurt devant nous
Quand on croit qu'il est loin, il est là tout près de vous
Il voyage, il voyage, il voyage
Puis il part, il revient, il s'en va n'importe où
Cherchez-le, il est un peu partout
… Le soleil a rendez-vous avec la lune

Mais la lune n'est pas là et le soleil attend
Ici-bas, souvent chacun pour sa chacune
Chacun doit en faire autant
La lune est là, la lune est là, la lune est là
La lune est là, la lune est là mais le soleil ne la voit pas
Pour la trouver il faut la nuit
Il faut la nuit mais le soleil ne le sait pas et toujours luit
Le soleil a rendez-vous avec la lune
Mais la lune n'est pas là et le soleil attend
Papa dit qu'il a vu ça lui
Papa dit qu'il a vu ça lui

Tom et Jerry
par Lamia Bedjou

Un deux trois, Tom court derrière Jerry
Quatre cinq six, il ne l'attrape jamais
Sept huit neuf, tout le monde voit qu'il essaye tout
Dix, onze douze, pour qu'il l'atteigne c'est un miracle qu'il lui faut
Malgré une toute longue journée
Tom ne se désespère jamais
Il ne se fatigue pas, il ne mange pas,
Celle-ci est l'histoire de Tom et Jerry
Leurs aventures m'ont toujours fait rigoler,
Jusqu'à la fin de ma vie, je regarderai Tom et Jerry.

Tom tombe toujours dans le piège de Jerry
Surtout quand ils passent devant le grand chien
Ils s'arrêtent de courir pour un moment, dans l'espoir que le molosse n'entende rien
Mais que dire à Tom qui veut juste atteindre Jerry ? Il ne patiente pas
C'est pour ça qu'il se fait taper à chaque fois par le même chien,
Encore une fois, jusqu'à la fin de ma vie je regarderai Tom et Jerry.

Pour beaucoup leur histoire n'est qu'une perte de temps
Pour moi elle est au-delà des mots,
Ça me rappelle mon enfance, mon grand-père et mon innocence
Quand je les regarde je me dis que dans ce monde il n'y a pas que de la violence,
Pour cette raison, jusqu'à la fin de mes jours, je regarderai Tom et Jerry.

Qui n'a pas regardé Tom et Jerry ?
Je ne crois pas qu'il y'en ait un seul dans le monde entier
Bien qu'on sache que le pauvre Tom a toujours eu des problèmes à cause de Jerry,
Il ne pourra jamais vivre sans lui
Je n'ai jamais vu un tel amour,
C'est pour cela que jusqu'à la fin de mes jours, je regarderai Tom et Jerry.

Épave en sursis
par Killian Carlu

Je t'ai aimé.
Mais tu m'étouffes. Tu m'encercles. Ton énergie, ton flot m'envahissent, tes colères me noient.
Tes colères.
J'aimerais t'apaiser, savoir te consoler, t'aimer, comme avant. Quand tu te déchaînais sur moi, que tu te lovais et pleurais jusqu'à ce que tes émotions s'aplatissent.
Mais maintenant… C'est la noyade qui m'attend.
C'est ma perte en toi, dans les profondeurs de ton être, les abysses de ton âme, les épaves de ton passé.
Tes épaves.
J'ai peur. Je tremble. Je brûle.
Pas les épaves. Ne pas devenir une de tes épaves. Ne pas devenir ton Atlantide, engloutie dans ta noirceur.
Tu m'immerges chaque année plus encore : plus de ton vague à l'âme qui me poignarde sans cesse, plus de tes larmes qui aspirent les miennes. Tes émotions me submergent, et ce n'est que ton sel que je parviens à pleurer.
Tes rages empirent, les empires te supplient… Les ténèbres de tes abysses grandissent…
Mais c'est eux qui causent tes colères. Ces empires. C'est eux ! Pourquoi t'abats-tu là…pourquoi t'abats-tu sur moi ?
…
Tu te souviens ? Notre première rencontre. J'émergeais tout juste, découvrant une liberté et un monde impossible à parcourir - c'est que je ne sais ni marcher ni nager - tu es vite devenu le mien. Sous le soleil tendre, tu t'es présenté : Pacifique.
Sous la bienveillance lunaire, nous nous racontions nos espoirs pour les vies à venir.
Et le Soleil et la Lune se succédaient et nous leur confions l'amour de l'un à l'autre et leurs sérénades et leurs désirs… Et nous leur cachions notre gêne, celle de nous interposer dans cet amour que nous savions impossible.

Nous nous embrassions. Et tu me promettais le calme plat.
Ces éternités se sont envolées.

J'aimerais te chanter la beauté des orages, leurs basses grondantes, mais je sais que la prochaine pluie me plongera dans l'oubli.
J'aimerais t'étreindre une fois et savoir que j'en sortirai entière, mais les quelques parcelles sauves de mon être me supplient dans leur dernier soupir.
J'aimerais sentir ton air salin encore longtemps, mais j'ai peur d'y goûter à tout jamais.
J'aimerais sentir la douceur de tes caresses même si je sais que leurs sourdes lames veilleront à me déchirer.

J'ai peur, Pacifique. J'ai peur que les vents me ravagent, que l'air me brûle. J'ai peur des frappes du Soleil et que la Lune te commande de m'étouffer.

Je tremble, Pacifique. Fini la bienveillance de la lune et la tendresse du soleil. Oubliés les jours où nous déclamions l'amour de l'un à l'autre. Je tremble, et ces tremblements finiront par me fendre.

Je brûle, Pacifique. Je brûle et tu ne peux pas m'éteindre. Tu ne peux pas m'étreindre, tu m'engloutirais, et je ne veux pas rejoindre tes épaves. Pas une autre, pas une de plus, pas la tienne.

J'ai peur, Pacifique. Je tremble. Je brûle aussi.
Et tu ne peux pas m'étreindre.

Parce que je suis une île
Toi, tes eaux montent
Si tu me serres
Tu me noies….

Une drôle d'histoire
par Pauline Ceaux

Ce soir, le coeur léger, je me balade sur les toits de Paris,
Accompagné par l'ami aux pattes de velours, dans le noir, la lumière blanche luit
Au fond de mes pensées, tout s'accélère; ce n'est pas pour autant que je fuis.
On raconte une drôle d'histoire, un drôle de bruit, chacun et chacune se l'approprie.

Dans mon imaginaire, c'est la fin de l'année, de l'école avec les petits écoliers,
On leur dit que le soleil a rendez-vous avec la lune, que ça va arriver
Ils chantent en choeur, mains jointes, en cercle pour mieux se coordonner
Mais les nuages rosés voilent l'astre solaire qui cherche sa bien-aimée.

A la nuit tombée, je reste éveillé au côté de la dame blanche dans le ciel bleuté
Je lui dis que quelqu'un l'attend, mais le soleil n'est jamais présent
Ni les étoiles ni la soirée ne tentent de remédier à ce problème déjà exposé
Le soleil a rendez-vous avec la lune, mais visiblement il y a un manque de clarté.

C'est au matin, dans sa course folle, que le soleil réapparait
Et la lune est déjà partie contre son gré, alors le monde extérieur renaît
Chacun, chacune tente d'y remédier, Papa me dit qu'il a déjà vécu ça dans le passé,
Mais que ce n'est pas pour autant que le monde s'arrête de tourner.

Jeanne
par Isabelle Péré-Fam

Elle s'appelle Jeanne. Son rouge à lèvres d'un brun profond s'accorde à la perfection avec ses yeux et cheveux de la même teinte. Elle sourit à pleines dents. Dents du bonheur, dents de la chance, c'est selon. De son septum pend une étoile argentée qui tombe au centre de son philtrum. Une fantaisie qu'elle s'est offerte à ses dix-huit ans me dira-t-elle plus tard. « Elle paraît si solaire et enjouée. » C'est la première chose que je me suis dite en voyant cette photo sur son profil *Spicy*.

On a matché.

Je lui parle de maths, de ma passion pour les problèmes irrésolus, comme la conjecture de Syracuse : pourquoi ce cycle trivial ? Et pourquoi ternaire ? Les solutions incalculables de certaines équations du second degré et ce qu'elles disent de nos capacités d'imagination limitées, le mystère des nombres de Lychrel qui ne pourraient pas former de nombres palindromes sans qu'on n'ait jamais prouvé leur existence.

Et elle me parle de littérature. De son admiration pour la poésie de Marceline Desbordes-Valmore, d'Anna de Noailles mais surtout de Renée Vivien qu'elle affectionne tout particulièrement pour ses descriptions passionnées et florales. Elle me dit qu'elle aime « saisir l'émotion et l'instant pour les figer dans un ballet lettré ». Elle m'envoie parfois des captures de ces danses :

Demi-Lune cherche demi-Lune
Pour se compléter, ne faire qu'une
Briller ensemble d'une flamme bénie
Cratères contre cratères, l'interdit

La nuit, le froid et le feu,
Certains croient que ce n'est qu'un jeu…

*

* *

Ce soir, c'est notre premier rendez-vous. Nous devons nous retrouver au *Lotta*, l'un des restaurants les plus connus de la ville, à vingt heures. J'hésite sur le choix de ma tenue : devrais-je mettre une valeur sûre, du noir peut-être ? Non, c'est trop classique, je veux être originale pour elle. Du violet, sa couleur préférée. J'ai justement un beau blazer de cette teinte ; j'enfile une jupe et des talons, relève mes cheveux en un chignon approximatif. Je ne mets pas de rouge à lèvres, il ne vaut mieux pas, si l'on s'embrasse…

…un jeu lunaire et enfantin
Mais moi je sais qu'il n'en est rien
Parce que ce sont elles qui m'appellent
Ces demi-Lunes aux fragrances nouvelles

Leurs rondeurs imparfaitement libres
Qui auraient pu faire dresser mon chibre.

Je souris en me remémorant ses quelques vers. Quelle audace quand même !
Bzzz bzzz. Quelqu'un appelle.
Jeanne a eu un accident de voiture. Elle ne viendra pas ce soir.
Elle vient de mourir.
J…Jea…Jeanne…

Solveig et Vernier
par Marie Pompier

Solveig claque la porte derrière elle. Tassée dans le réduit, son dos frémit contre la paroi froide. Elle se recroqueville. Ses bras entourent des jambes fébriles d'avoir couru. S'il y avait de la lumière, on y verrait les bleus. Elle tente de calmer sa respiration, de ne pas faire de bruit. Ses yeux s'habitueront mais en attendant elle les ferme et se fait toute petite.

Les poumons de Vernier le brûlent, les respirations se hachent et attisent le feu de sa gorge. Il crache mais continue de courir, il accélère même, manquant de renverser une passante au coin de la rue, il bouscule l'étale de l'épicier. Des jurons lui fleurissent aux oreilles tandis que les pommes roulent et s'écrasent sous les roues d'un Scénic, il n'a pas le temps de s'arrêter. On ne

saura pas s'il aurait choisi d'aplatir le visage du vendeur sur le goudron ou s'il aurait payé la purée de fruits frais. Vernier ne se retourne pas, il a besoin d'aller plus vite, il regrette de fumer.

Elle entend un bruit et arrête complètement de respirer. Le souffle en suspens, elle guette le moindre son. Solveig n'entend que son cœur qui semble avoir décidé de venir se loger tout contre ses tympans. Elle souffle aussi silencieusement que possible, les muscles engourdis de rester prostrée, une douleur aiguë dans la hanche la rattrape à quand elle expire. Elle enfonce les dents dans sa lèvre, au fond, elle sait qu'il arrive, qu'elle ne fait que retarder le moment.

Qui a décrété que ce serait aujourd'hui que la rue serait aussi bondée ? Était-il absolument nécessaire que tous les habitants de cette putain de ville choisissent de ne plus prendre la voiture, de délaisser le métro et de rechigner à prendre le bus spécifiquement ce samedi ? Vernier maudit l'écologie et se promet de louer un 4x4 pour ses prochaines vacances. Il sent qu'il ne l'atteindra pas à temps. Son pas ralentit mais vite il se reprend et court de plus belle. Les derniers mètres, elle est au bout de la rue, il la devine à l'angle, un dernier effort et il ouvrira enfin cette foutue porte.

Les pas se rapprochent et la course s'arrête. On entend comme un rire et la poignée s'abaisse sous le poids d'une main pressée. La lumière éblouit Solveig qui se sait ainsi découverte. Le choc d'un corps qui lui tombe dessus et son fils qui crie qu'il l'a trouvée, sa peau fragile marquera demain la découverte. Elle le repousse le temps de se déplier, puis l'encercle à nouveau de ses bras, encore à moitié dans le placard. Elle est un peu émue, se rappelle quand elle laissait dépasser ses pieds du canapé et que pourtant il ne la trouvait pas sans qu'elle lui indique s'il était chaud ou froid.

Vernier n'a pas pu ouvrir la porte. Une fois en haut des marches, il a continué d'essayer même si sa montre indiquait 19h05, refusant de croire qu'il venait de battre Usain Bolt pour ne pas pouvoir rendre le Beckett que la bibliothèque lui réclame depuis des mois. C'était le dernier jour de la dernière relance et quand il a vu le coin du bouquin dépasser du divan, il a vraiment cru qu'il pourrait échapper aux 20 balles de pénalité. Manqué.

Marcheurs de temps
par Morgane Sarmiento

Je prends une dernière inspiration. Grisé par l'air froid contre mes dents, je sens qu'il n'y a plus rien, à ce degré-là ; que du béton vieilli par quelques fleurs. Je n'ai plus d'autre option.

« Décale » déclaré sec. Je le crie presque avec le premier pas, et l'impression d'être soulevé par les boyaux. Je sais qu'elle me suit encore.

L'herbe est haute. Quelques aïeules des fleurs sont disséminées ça et là. Je reprends mon souffle : elle est avec moi. Un pommier recouvert de fruits minuscules s'offre à nous ; on les mange — à la longue, il faut bien trouver de quoi Lui opposer — les pieds vissés au sol, comme toujours. D'autres auraient sûrement eu le temps de parcourir des kilomètres alors qu'on est là. Le dialogue s'anime : le pas, les feuilles, les nervures de l'arbre ! et nos parents, un peu. La discussion s'épuise. Elle comme moi, on connaît le danger de ces silences immobiles, alors on convient d'un pas imperceptible qu'on lance à mon « décale », et une nuit d'hiver autour du pommier vient nous cueillir… elle grelotte, on recommence ; l'automne est de retour. À nouveau la discussion creuse, le regard s'affute et décortique chaque détail à portée. Trouver du neuf à parler sans se déplacer ; le ballet dure jusqu'à ce que l'arbre disparaisse.

« J'aimerais voir la mer ». Elle est la première à parler devant la souche du pommier. J'accepte parce que c'est elle : la mer ne serait pas là avant longtemps, dans une direction ou dans

l'autre, mais cela fait au moins… La peur me scie doucement les jambes. J'ai perdu loin derrière le compte des pas qu'on a fait côte à côte. C'est le premier endroit qu'elle veut visiter, je l'y mènerai. Sur fond de mer, ma mémoire repasse le lieu où nos parents nous ont perdus alors qu'on jouait petits… chaque pas à ses côtés est déjà un miracle.

« Décale » ; à peine ai-je prononcé la dernière syllabe que je suis happé par cette certitude : c'est trop grand. Mon pied dérape sur cette étoffe molle, je glisse ; « Décale pas, décale pas ! Réaxe ! RÉAAAXE ! » Il n'y a qu'un silence pour me répondre. Je suis trop loin, je suis trop loin. Les images me frappent par éclats. Là où on s'est séparés de nos parents, je n'avais plus qu'elle. Et elle, que va-t-elle…? Non, tout sauf ça… La mer s'étend à perte de vue. À mes pieds à peine du blé sauvage, sans doute du vent. J'ai perdu ma sœur.

La solitude a commencé par me décrocher les entrailles, vivant, sur place. J'ai fini par ralentir mon propre mouvement interne pour économiser mes pensées ; le regard perdu sur l'horizon d'une mer qui ne roule pas, d'un vent qui ne coule pas. Puis, après des mètres et des mètres d'immobilité, j'ai fini par dire « Décale » d'un seul mouvement, d'un seul pied, pour alterner d'une journée. Je concilie mon corps ankylosé, puis je murmure « Réaxe ». En boucle. Pour ne pas décaler. Puis je décale. Et je réaxe. Devant moi, la mer implacable ne roule pas.

Cela doit faire depuis loin que je tamise toute l'épaisseur du monde pour la retrouver. La fixité du ciel et des vagues laisse planer en moi la menace qu'on a appris à nommer « la folie du Rien ». Pour Lui résister je n'ai que mon rythme, « décale, réaxe ». « Décale réaxe. Décale réaxe, décale réaxe. » ; « décale, réaxe ». « Décale réaxe. Décale réaxe, décale réaxe. »… je vois le soleil bouger dans un éventail de cercles brûlants. J'alieu pendant un ou deux kilomètres, « décale, réaxe » toujours, puis j'affine au mètre. On finira bien par réaxer au même endroit, c'est forcé, ça doit. J'ai inventé le mouvement immobile, ma propre séquence de décale et réaxe, pour la trouver, donc c'est forcé. C'est comme ça que j'alieu, mais quiconque marche l'espace plutôt que le temps dira de moi que j'attends.

Message to an angel
par Esther Schneider

– Ça va être à toi, mon grand.

J'ai les yeux rivés sur le même papier froissé, abîmé de toutes ces fois où le texte n'était bon qu'à jeter. Malgré tout il est encore là, ce soir, entre mes mains qui s'y accrochent comme si j'avais peur qu'il ne s'envole, ma mémoire avec.

Parce que ces paroles je les ai écrites, puisées au plus profond de mon être. Mais j'ai beau les relire... rien n'y fait.

« Je jette l'éponge. »

Pourquoi s'obstiner sur des mots, s'ils ne sont plus que des lettres en train de se vider de leur sens ?

– Je suis prêt.

*

En fait, pas du tout. Je me planque derrière ma guitare ; pas foutu d'entamer la moindre note alors que mon public rêve de cette mélodie. Tout est avec moi sur scène : la batterie, le piano, les musiciens… Tout. Sauf mon cœur.

Le temps se fige ; je plonge dans les vestiges du passé. Je ne comprends pas, j'ai forcément raté un truc... Un seul coup d'œil et je sais où je me trouve : là où mon ange s'est envolée. Là où elle a poireauté, prié, puis désespéré. Là où nos yeux se sont croisés, lorsqu'une ombre l'a fauchée. Là où, impuissant, j'ai vu s'éteindre son sourire. Je croyais n'avoir rien ressenti.

Mon cœur me délivre alors dans une implosion d'émotions. Ma main fend les cordes. Ma voix se libère. Mon sourire renaît. Le temps aussi.

« J'ai compris. »

In a flash
You are gone
And I realize
You were the one

L'amour de jeunesse
par Marion Daure

Tu as vingt ans. Tu es devant chez toi dans sa voiture. Il pleut et Julien t'a proposé de te ramener. Tu réunis tes affaires, ton sac, tes clés et le livre qu'il t'a prêté puis tu poses le tout sur tes genoux, tu regardes tes pieds et tu restes immobile. Il te demande ce qui t'arrive, l'air est lourd et le silence épais. Toi et moi, on en est où ?, t'entends-tu lui demander d'une voix étranglée. Il reprend sa respiration et regarde droit devant lui, à travers les gouttes qui frappent le pare-brise. On en est nulle part, il te répond, il n'y a pas de "toi et moi". Tu es sonnée. Tu avais compris qu'il ne quitterait pas Lucie, tu avais senti qu'il s'était éloigné, tu avais juste besoin de te l'entendre dire. Mais qu'il puisse te balancer que rien n'avait jamais existé, tu ne l'avais pas anticipé. Tu lui parles d'amour, il te parle d'amitié. Peut-être que les autres avaient raison, que tu t'étais raconté de jolies histoires, que tu voulais trop y croire et que tu avais tout inventé. Pourtant il te semble que c'est toi qui est dans le vrai.

Tu as vingt-cinq ans. Ta grand-mère vient de mourir et tu es seule. Tu appelles Julien qui te propose de venir. Depuis combien de temps ne vous étiez-vous pas retrouvés tous les deux ? Lucie est de garde et ton mec sur des rails à 500 kilomètres. Et de fil en aiguille, de bière en bière et d'heure en heure, au milieu de tes rires et de tes pleurs, il finit par te l'avouer. Il peut bien te le dire maintenant que tu es casée. Qu'il n'a jamais songé à quitter Lucie mais qu'il t'a désirée, qu'il t'a même peut-être aimée. Tu n'as pas affabulé. Vos éclats de rire et vos discussions à bâtons rompus jusqu'au cœur de la nuit, ses mots susurrés dans ton oreille que ses lèvres touchaient dans le brouhaha des soirées arrosées, sa main qu'il avait un jour glissée dans la tienne, tout ça, tu pouvais le repeindre d'une belle couleur d'été, tu pouvais le garder.

Tu as trente ans. C'est le week-end et vous avez invité Lucie et Julien ce midi. Entre deux verres de Sauternes, ils vous annoncent une bonne nouvelle, Lucie attend un bébé. Tu les embrasses avec toute la chaleur dont tu es capable mais déjà tes yeux s'embuent de larmes. Tu pars précipitamment dans la cuisine en prétextant que les pâtes sont cuites. Julien te rejoint, il est ému que tu sois émue, il s'en amuse même. Pourtant, tu ne pleures pas de la joie de le voir devenir père. Tu pleures de l'avoir définitivement perdu.

Tu as cinquante ans. Vingt ans à se voir deux fois par an, chacun entouré de sa petite famille, les liens se délitent, plus grand chose à se dire. Ce soir, tu le rejoins dans un café du centre-ville, celui dans lequel vous alliez quand tu lui courais après. C'est lui qui te l'a demandé, sa mère est morte et il l'enterre demain. Tu es au coca light, il enchaîne les whiskys. Il te parle de ses parents que tu as bien connus, il te parle de ses enfants que tu peines à cerner, il te parle de Lucie qui viendra à l'enterrement mais avec qui il ne vit plus. Il te dit qu'il aurait dû la quitter, qu'il aurait dû te choisir. Tu regardes cet homme courbé et amer qui noie ses remords dans l'alcool. Tu penses à celui qui partage ta vie depuis une décennie. Tu n'as aucun regret.

149 600 000 km
par River/Rain Vitrac

Le détenu numéro 696 340 attendait que sa visite n'arrive en face de lui. Les doigts de sa main droite grattaient nerveusement les petites peaux autour des ongles de sa main gauche. Il n'avait pas eu de visite depuis le début de son incarcération. Il ne savait pas qui venait. Il avait pourtant échangé des appels avec sa sœur, mais elle ne lui avait rien dit. En même temps, il n'avait droit qu'à un appel toutes les semaines, et ça faisait trois semaines que sa sœur ne répondait pas aux plages horaires données pour les détenus. Il entendait le léger brouhaha de ses codétenus qui avaient eux aussi de la visite. Il ne pouvait ni les voir, ni voir leur visite.

Et puis du mouvement dans son champ de vision. L'ombre ne continua pas vers un autre box. Il releva un peu la tête mais s'arrêta en cours de route quand son visiteur s'assit en face de lui, de l'autre côté du plexiglass. Sa respiration se fit plus profonde quand il le vit. Il s'autorisa un sourire de joie. Il finit par attraper le combiné à son tour.

- Salut, dit le détenu, la voix serrée.

- Salut Elio, répondit la figure partiellement et faiblement éclairée par le petit néon au-dessus de lui.

Au son de sa voix, la respiration du rouquin à la tenue de la même couleur se stoppa. Il éloigna le combiné noir un instant, se frottant les yeux qui s'embuaient avec le bras qui le tenait. Il s'autorisa un petit rire. Qu'il avait rêvé de le revoir. De l'entendre ! Un sourire collé sur le visage, il se reprit, car il avait envie d'en entendre plus.

Ils échangèrent quelques banalités, timidement, comme si c'était leur premier rendez-vous. Elio ne pouvait pas s'empêcher de balancer ses jambes et de tapoter le sol avec ses pieds. Comme un enfant excité et heureux. Parce qu'il l'était. Jacy, son petit-copain, était en face de lui, et lui parlait. Ça faisait presque 1 an qu'il ne l'avait pas vu. Depuis le procès en fait. Il apportait un peu de couleur à son quotidien. Il lui avait écrit des lettres, mais il n'avait jamais reçu de réponses. Là, il en avait. Même si son amour était plus silencieux et tendu que d'habitude. Pour détendre l'atmosphère grisâtre de la prison, Elio choisit de ressortir les beaux souvenirs qu'ils avaient ensemble.

- Tu te souviens de la chanson en français que je te chantais ? Le Soleil et la Lune ?

- Oui. Tu savais que ça me ferait rire avec ton accent. Tu as toujours su sécher mes larmes et écarter mes soucis quand j'étais hors de la réserve.

Un léger silence. Jacy se mordillait la lèvre inférieure. Puis lâcha :

- Seulement… J'ai dû les sécher seul quand tu es entré ici.

Ce fut l'effet d'une bombe en Elio. Après un battement, qui dura aussi bien un instant qu'un millénaire, le rouquin dit, timidement, sur une fausse assurance.

- Je suis désolé. C'était une décision stupide que j'ai prise. Et maintenant je suis loin de toi. Et enfermé. Il n'y aura pas d'éclipse pour que la Lune et le Soleil se retrouvent avant un moment.

Jacy garda son air sérieux, mais triste, si triste. Avec la vitre qui les séparait, le détenu maintenant tendu ne pouvait pas savoir s'il avait les yeux humides. Et à travers le téléphone, il crut entendre sa voix trembler et infiniment triste. Était-ce une illusion, qu'il voulait désespérément croire ?

- Il n'y aura pas de prochaine fois, Elio. La Lune et le Soleil ne se reverront plus jamais.

Ce fut une autre bombe. Cette fois-ci, le susnommé quitta un instant son petit-ami des yeux et regarda le combiné avec insistance. Il devait y avoir de la friture. Ça devait bien arriver même à ces téléphones-là, non ? Il s'empressa de reprendre le morceau de plastique sinistre à son oreille, craignant de louper quelque chose, craignant d'avoir loupé les explications, souhaitant qu'il s'agissait d'une hallucination.

- Je suis… Je ne peux pas t'attendre. Tu dois assumer ta bêtise seul, puisque tu l'as décidé seul. Sans penser à nous. Tu as pensé à toi. Uniquement à toi. Je dois avancer alors que toi tu restes sur place.

- Jacy…

Ce dernier leva la main, paume face contre celui qu'il était venu voir, autoritaire. Pendant un instant, celui qui était affublé d'une combinaison orange cru qu'il allait la poser sur la vitre. Comme il souhaitait la sentir contre sa main, contre sa peau. Par ce geste, il était seulement invité à se taire.

- C'est toi qui a décidé de ton destin à l'instant où tu as décidé de rejoindre ce casse. De te porter garant de tes partenaires de crime. D'assumer leurs actions durant cette prise d'otage, même non voulue. De dire que c'est toi qui avait tiré. De dire que tu étais coupable, sur plusieurs chefs d'accusation. Ça ne sert à rien de défendre des morts. Même s'il s'agissait d'un arrangement avec la procureure.

En plus d'être prisonnier d'un lieu, celui qui était joyeux comme un enfant un jour de neige était maintenant prisonnier de son propre corps. Il voyait la sentence arriver. Il hurlait intérieurement. Sa gorge se dessécha rapidement et il voulut protester. Parler. Essayer de le faire changer d'avis. Pour eux. Mais rien.

- Au revoir, Elio.

Sa lune se leva, raccrocha et la figure assise et immobile cru apercevoir une larme rouler sur ses belles joues dont il ne pouvait que se souvenir de la douceur, avant que sa vue ne se brouille et qu'il lâche le combiné qui se fracassa contre la paroi du box, rebondissant par son fil entortillé.

C'était fini.

CONSIGNE 7.

Le tableau *Ils ont vu cela !* de Frédéric Pajak

La lie de l'humanité
par Marion Daure

C'est un bel après-midi du mois de juin. Dans la partie ombragée de la grande place, la terrasse du café est bondée. Grenadines à l'eau, Perriers citron et bières se sirotent mollement à l'abri des tilleuls. Les conversations vont bon train, elles sont sucrées, animées et légères comme les premiers jours d'été.

Soudain, quelques sourcils se froncent. Puis toutes les têtes se tournent dans une vague qui déferle vers celui qui ose troubler la douce quiétude de ce temps suspendu. Passablement imbibé, l'étrange individu va de table en table et vocifère à tort et à travers des ta gueule fils de pute et autres nique ta mère. Les conversations se taisent, les regards évitent celui de l'homme dégueulant sa colère et s'orientent vers le serveur sauveur qui menace d'appeler les flics s'il refuse de déguerpir. L'incident est clos, chacun respire de nouveau et observe le poivrot qui s'éloigne et se traîne, démarche chancelante dans ses fringues de crevard. Les discussions reprennent, les verres se soulèvent et tous le regardent, maintenant qu'il est de dos, maintenant qu'il est trop loin pour les prendre à parti.

Il s'arrête à une dizaine de mètres à la hauteur d'un porche. Là, étendue à même le sol, une SDF dort, sa compagne de misère. Il s'allonge à côté d'elle et lui caresse le visage qu'elle secoue, engluée de sommeil, comme une vache qui cherche à se débarrasser de mouches. Il se met en cuillère contre elle et, sur la place, la rumeur monte puis la clameur s'élève devant les va-

et-vient que l'homme insuffle aux corps, mais ils baisent ! A la terrasse du café, les yeux s'affolent mais ne cessent de rejoindre le porche, scotchés devant le spectacle bestial de ce couple dégueulasse. Quelques minutes plus tard, quand l'homme se relève avec la bite à l'air, les regards se croisent et ceux qui pourtant ne se connaissent pas rient à l'unisson dans une belle communion. Et tous imaginent l'histoire qu'ils vont pouvoir raconter à la maison ce soir. Cet après-midi, alors qu'ils buvaient tranquillement une grenadine, un perrier ou une bière sur une terrasse ombragée, ils ont vu cela !

Ce samedi 22 juin 2019 à 16h47, sur une place très fréquentée d'une métropole française, Ophélie Garnier, 27 ans, a été violée devant quarante personnes. Parmi elles, des professeurs, des médecins, des étudiants en sciences humaines, des féministes, de bons pères et bons maris, de bonnes mères et bonnes épouses, de bons amis, de bons voisins. Beaucoup de gens très bien.

Flamboyance
par Morgane Sarmiento

La terre battue à se constituer en pierre. Le groupe marche dans une lumière vacillante ; par moments, les lanternes n'existent même plus. L'humidité qui flotte n'a pas d'odeur. Ainsi, les mains serties sur le visage, ils progressent jusqu'à cet endroit où ils ne savent pas qu'ils sont arrivés. Une cavité s'offre, ronde, et les aspérités de ses murs entourent un corps-courbe penché au-dessus d'un cercle en pierre. Des cheveux défaits ondoient vers la terre ; la peau nue couleur lait se devine à peine. Craquelant l'immobile, elle dévoile son front peint à la pierre-feu, ses traits maquillés de triangles rouges encerclant des triangles qui roulent en spirales jusqu'à la naissance de ses yeux. Un sourire s'étire. Les marcheurs se taisent, pris de la rouille-torpeur. Dans sa main, au-dessus de la coupe que son corps protège, une évanescence.

Le sol s'est enroulé en des fonts minéraux, bassin d'une largeur de hanche qui ruisselle l'invisible. L'évanescence se tourne carmine, or, ambre, ocre, rousse, vire vermillon et revient blanche. Le corps de la femme s'anime à-demi ; comme une lapée, la pierre des murs l'éclaire. Les passants croient voir entre ses doigts un vitrail dessiné mille fois et vu en cent mille lieux ; dans l'ombre des grottes et des lieux saints, un cœur en feu illuminé de soleil. Le flamboiement se déverse dans la coupe.

La main offre avec le cœur toute sa puissance de mangeuse d'étoffe vive. Ils croient avoir reprit vie au regard levé vers eux. Ils ont cru digérer, parler, respirer en ce sanctuaire ! Une lumière qui ne leur parvient pas éclaire par coulées l'offrande de ses hanches-univers, de ses pieds-lune, de son regard qui éclôt. Ils ont cru inspirer l'air qu'elle insuffle ; leur raisonnement s'est fissuré, ils ont aperçu au-delà de la Femme le message offert par le soleil au milieu de la nuit. Devant eux ses lèvres se sont entrouvertes, ou peut-être sont-elles restées fermées… et dans une limpidité sifflante elles ont prononcé « calice ». Ils ont arraché leurs mains des visages, vu le bol en pierre de lait et leur vision a tourbillonné dans la pièce entre les symboles de ses contours ; ils ont ouvert la bouche et l'eau ruissellement du calice s'est mise à entrer en eux ; ce calice d'où coulait en abondance le sang d'une idole, ils l'ont contemplé. Ils ont vu cela ! crieront-ils par la suite. Voici ce que ces marcheurs ont cru.

Le rouge des lèvres s'écoule en frère du vivre, le vitrail prend feu, le sanctuaire est mon sanctuaire. Je poursuis ici, car ils n'ont pas vu. Tu n'as pas vu. Quiconque n'y chemine pas croit se tenir loin de la grotte et de son humidité tiède. Pourtant l'errance. Ce ne sont pas ma bouche ni ma terre à ton contact, ce ne sont pas mes pierres-feu frottées sur ton front… non, tu crois avaler des enfilées

de mots et de mots en lignes, à l'abri ; tu trouves un texte quand je t'indique le sillon qui te fera traverser la grotte et le cœur en flammes. Tu suis des lignes du regard, je te dis *calice*.

CONSIGNE 8.

Réécriture d'une microfiction de David Thomas, *Slogans* (*Un homme à sa* fenêtre, éd. Anne Carrière, Paris, 2019, p. 13-14) dont voici le début :

Ma sexualité a commencé en 1981, année de l'élection de Mitterrand avec le slogan « La force tranquille ». A l'époque, j'étais très jolie et sexy, et chaque fois que je séduisais un garçon cette phrase me revenait en tête tant les choses me semblaient faciles. Pour charmer, je n'avais rien d'autre à faire que d'être là. Sept ans plus tard, c'était l'accroche de Chirac, « Nous irons plus loin ensemble », qui illustrait parfaitement ma vie. J'étais folle amoureuse d'un homme avec qui je me projetais et dont j'étais certaine qu'il me mènerait au plus loin dans le bonheur. (…)

Une vie
par Lamia Bedjou

Karine était une femme simple et calme, elle avait rencontré James durant un rencard arrangé par sa mère. Il était si doux et gentil qu'elle était toute suite tombée amoureuse de lui. Ils avaient fini par se marier deux mois après leur première rencontre.

Karine avait sacrifié tout son temps pour son mari, cet homme politique charmant et séduisant, celui que toutes les femmes souhaitaient avoir. Elle voulait qu'il la trouve toujours jolie, qu'il ne la laisse jamais, alors elle se levait avant l'aube pour se maquiller et se coiffer, puis elle retournait au lit pour qu'il ne voit pas ses défauts. Elle avait toujours cherché à l'impressionner, préparait à manger, faisait le ménage, elle pratiquait même du sport pour garder sa taille fine : elle faisait tout pour être la femme idéale et pour garder sa beauté.

Le jour de son anniversaire, elle avait décidé de lui faire une surprise, une petite fête entre eux dans le bureau de travail de son mari, car il lui avait dit qu'il allait rentrer tard, à cause d'une réunion avec une cliente. Elle avait ouvert la porte de son bureau et elle l'avait surpris en train de la tromper avec sa cliente.

« La perfection d'une femme ne fait pas la fidélité d'un homme. »

Elle avait quitté la maison le lendemain même. Elle avait le cœur brisé, se disait qu'elle n'allait plus jamais faire confiance à un homme ; elle pleurait pendant des jours et mangeait à peine, mais elle savait que son cœur ne battrait jamais pour quelqu'un d'autre car c'était lui qu'elle aimait malgré tout ce qu'il lui avait fait. Un jour, James était venu taper à sa porte pour s'excuser : il avait fait son discours de politicien, la suppliant de lui pardonner. Ce qu'elle avait fini par faire, sans se douter de l'erreur qu'elle venait de commettre.

« Une faute commise peut coûter une vie entière. »

Cinq mois après, aucun problème, il n'y avait pas de disputes entre eux. Il rentrait tôt à la maison et ne ratait jamais le dîner. Karine avait cru qu'il avait bien changé. Plus tard, ce fut la plus belle journée de sa vie quand elle apprit qu'elle était enceinte. Elle était folle de joie et son mari aussi : d'ailleurs, il avait même commencé à acheter des vêtements pour le bébé sans même connaître son sexe. Quelle vie heureuse ! Il ne manquait que l'arrivée de cet ange qui avait transformé son père même avant qu'il ne soit né ! Ils comptaient les heures pour le jour J… mais l'inattendu est arrivé : elle l'avait les vitres de ses fenêtres quand soudain, elle perdit l'équilibre et est tomba, provoquant une fausse couche.

« Entre le bonheur et la tristesse, une fraction de seconde »

Son mari la blâmait sur la perte de leur bébé, il s'était avéré qu'il avait changé juste pour lui, retournant désormais à son ancienne, stupide et fatigante vie : le retard tous les soirs, les disputes et les trahisons. Le seul espoir de Karine était d'essayer une nouvelle fois d'avoir un bébé

mais même cela, c'était impossible : le médecin lui avait annoncé qu'elle ne pourrait plus avoir d'enfants à cause de la chute qu'elle avait faite. Elle ne pouvait plus rien supporter, elle se blâmait pour sa perte et même pour les trahisons de son mari parce qu'elle ne pouvait plus lui donner un fils. Elle n'avait plus rien qui la retenait à la vie.

Un soir, son mari rentrait du travail. Dans ses mains, il tenait un bouquet de roses, les préférées de Karine. Il la chercha partout, ne la trouva nulle part, jusqu'à ce qu'il ouvre la porte de la salle de bain : il la découvrit baignant dans une mare de sang. James tomba à genoux et soudain, le flash-back de tout ce qu'il avait vécu avec sa femme passa devant ses yeux et il éclata en larmes.

« Pourquoi le regret, si le mal est déjà fait ? »

Faciles
par Killian Carlu

C'est en 1981 que j'ai compris ce que veulent vraiment les femmes : de la force… "La Force Tranquille"
Plus question de céder aux avances des allumeuses. Je ne choisissais que les résistantes… et aucune ne m'avait résisté bien longtemps. Il faut avouer que la vue d'yeux océans perçants un visage caramel coiffé de cheveux bruns les faisaient se languir de mes coups de bassins. J'ai commencé avec Suzie, une amie d'enfance. "Je préfère qu'on reste amis" m'-a-t-elle dit. Je la préférais dans mon lit.
Je n'aimais pas les filles faciles. Ma solitude s'intensifiait chaque nuit, mais mon indifférence pour elles restait la même.
Pendant cinq années, j'm'en suis enfilé, des "difficiles". Jamais eu besoin de plus d'une soirée pour qu'elles tombent à genoux.
Jusqu'en 1987. Jeanne. La femme de mon professeur de commerce, la femme qui se devait d'être mienne. Des cheveux noirs parsemés de sublimes cheveux blancs, des lèvres pulpeuses, des fesses galbées et un dos cambré comme on en rêve en levrette. Elle semblait folle amoureuse de M. Cavalier, et c'est elle qui finirait par me chevaucher.
Une année de dure conquête. La croiser, chaque soir lorsque le mari finissait tard - je m'assurais d'en être la cause ; me délecter de ses formes généreuses et imaginer l'expérience qu'elle a pu accumuler toutes ces années. J'essayais, mais. Jeanne était folle amoureuse de M. Cavalier.
Janvier 1988, rentrée des fêtes. Elle ne m'échapperait plus longtemps, je devais la conquérir avant la fin de mes études. Cinq mois, j'ai lancé le compte à rebours, étudié ses courbes et prié pour y planter mon drapeau.
On s'est retrouvé avec M. Cavalier dans l'amphithéâtre, il devait s'absenter…. Dès qu'il a passé la porte, j'ai retiré ma veste en cuir, plongé mon regard dans les yeux noisette de Jeanne. Elle tressaillait, cherchait à m'éviter. Je me suis approché d'elle, mes ambitions droites et claires. Elle a reculé, j'ai fini par la plaquer sur le tableau, mes mains encadrent sa nuque, je l'ai attrapée et capturé sa langue avant qu'elle n'y réfléchisse trop. Elles finissaient toujours par me revenir.
Mais elle m'a paru fade.
Mon dégoût pour elle s'intensifiait à mesure qu'elle me suppliait.

"Du sérieux, du solide, du vrai". Les paroles de Raymond Barre en 1988 résonnaient et m'ont fait languir une relation suivie. Deux plans plus tard, je rencontrais celle qui deviendra ma femme. Valérie. Elle était affamée, savait ce qu'elle voulait et jamais auparavant je n'avais tant aimé donner.

Les premières années étaient nuits blanches. Le Kama Sutra en prenait pour son grade et elle pour sa cambrure. Elle laissait pousser ses cheveux, je la tirais à s'empaler sur moi, sa voix jouissait à chaque coup.
Mais je m'y suis habitué. À son intérêt, à ses vocalises qui m'irritaient, à sa faim qui me bouffait. C'est la pitié qui prenait place. L'insatiable chienne ne savait plus comment me faire jouer.
Je les ai à nouveau enfilées, revivant mes jeunes années. Secrétaires, stagiaires, aucune ne résistait au bel homme autoritaire.
Valérie et moi avons eu trois enfants. Je claquais les fesses de Stéphanie quand le troisième a poussé son premier cri

Ces aventures ont continué jusqu'en 2017, où ces putes ont décidé de suivre François Fillon "Le Courage, la Vérité".
51 accusations. Viol. Par force, par menace, par ruse. 51 ans. Ces salopes ne peuvent pas vivre en sachant qu'elles aient pu prendre du plaisir par un homme détaché.
Mais je partirais, je me trouverais une femme en traversant la rue.

Coupable.
Prison, au trou.
Celui des pédales.
Pitié, qu'ils me laissent me reposer.

La Nuit assassinée
par Kama Datsiottié

Je suis né au siècle dernier, un siècle sombre s'il en est, en 1981 pour être précis, et le 20 novembre plus exactement. Comme moyen mnémotechnique vin c'est bien puisque c'est à peu près la moitié du liquide qui s'écoule dans mes veines. Que voulez-vous, je préfère fluidifier mon sang en prévention du futur accident cardiovasculaire qui me terrassera. Mais, on n'en est pas encore là. Non, retour en arrière, en ce vingt novembre 1981, à quatre heures pétantes de l'après-midi, juste pour l'heure du goûter, du lait chaud et des chocos *BN*.

Je m'en souviens très bien. Ce jour-là, Mitterrand, comme une bonne fée, s'est penché sur mon berceau avec une petite rose rouge pleine d'épines pour me souhaiter toutes dents dehors la bienvenue. Même que je me suis piqué avec en voulant m'en saisir, et que ça m'a bien fait chialer. Ou alors était-ce à cause de l'air douloureux que mes poumons pour la première fois expiraient.

Quarante piges désormais, putain ça commence à faire. Plus proche de la fin que du début. Pour ne pas dire, j'ai effectué plus de la moitié du chemin. J'ai traversé plusieurs périodes, vu plusieurs présidents défiler à l'Élysée, avec plus ou moins de succès. Dans six jours on ira de nouveau voter, et cette fois-ci je compte pas me défiler. Je préfère prendre ma vie en main et compenser toutes les fois où je me suis débiné, que la leur laisser entre leurs mains sales.

La montée des extrêmes, putain ! Y'a pas à tortiller du cul, ça me fait gerber ! Chirac avait le bon remède à adopter : manger des pommes ! Pour combattre le Cancer, y'a pas mieux, et puis, c'est bon pour la santé ! J'en ai bouffé et bouffé ! Tellement même que j'en ai chié des pépins ! À en avoir la nausée.

Jeune et con que j'étais, j'avais pas daigné me déplacer, déjà désillusionné par les choses de la vie et en me disant qu'un simple vote n'allait rien changer à tout ça. Sauf que, pas de bol, j'étais pas le seul à avoir eu la même idée ce jour-là. Et patatras ! Le *Front National* s'est engouffré dans la brèche et je n'avais plus que mes yeux pour pleurer. De dépit, je me suis rendu aux urnes pour

le deuxième tour afin de contrer cette gangrène honteuse afin que Le Pen ne nous casse plus jamais les burnes.

Je n'aurais pas supporté qu'un facho dirige notre pays Liberté. Saez était lui aussi sur le cul. En réaction, il a écrit un fort joli texte très engagé au lendemain du premier tour en avril 2002 : *fils de France*. D'ailleurs je l'écoute en boucle depuis plusieurs jours. Ça me met en transe et dans des états pas possibles. Je ferme les yeux et je reviens violemment en arrière. J'ai honte de moi, de ce que je suis devenu. De ce que nous sommes tous devenus. Avant, nous étions engagés, nous avions des rêves plein la tête, des idées, le poing levé, maintenant nous ne sommes plus que des êtres désillusionnés, la bouche fermée, les épaules rentrées.

En 2007 *bis repetita*, il faut combattre les mêmes ennemis ! Encore plus coriaces que des bactéries. Il faut donc rester vigilants. Saez veille au grain et sort de nouveau au moment des élections un titre percutant : *Jeunesse lève-toi !* Pour inciter les jeunes à se bouger le cul pour aller voter et surtout à ne pas abandonner le combat. Je ne me rappelle même plus si moi j'y suis allé. Sans doute au deuxième tour une fois encore. Car leurs discours de beaux parleurs me sortaient par les trous de nez, des promesses que jamais ils ne tiendraient.

Je ne votais pas pour, je votais contre. Contre les extrêmes ! Je ne dérogerai jamais à la règle. Saez tout comme le vin aigre, coule dans mes veines. C'est mon prophète à moi, qui remplace les hommes politiques ou bien encore les faux prophètes de la Bible, j'y crois de façon mystique.

Avant, on ouvrait sa gueule, on n'avait pas peur ! Où sont les Renaud, les Balavoine, les Coluche ? Ils ont tous clamsé dans des circonstances étranges. Réduits au silence. Renaud s'est définitivement tu, à croire qu'on lui a glissé un antalgique puissant de niveau trois dans sa bouteille de jaune. Il est où putain le gars qui chantait à tue-tête *Hexagone*, *Société tu m'auras pas*, *Putain de camion* ou encore *Camarade bourgeois* ? Maintenant il chante *j'embrasse un flic* et semble avoir retourné sa veste, l'âge aidant il a abandonné la lutte.

Il est où le titi parisien engagé sorti de banlieue avec le bandana rouge noué autour du cou, son *jean's* délavé et son cuir noir ? À part Saez aujourd'hui je ne vois personne à reprendre le flambeau. On ferme notre gueule. On dit Amen à tout. En littérature c'est encore pire, on dirait qu'on a tous oublié de se faire greffer des couilles ! Elles sont où les féministes ? Ils sont où les révolutionnaires ? Les libertaires ? Les idéalistes ? Je vais avoir l'air de passer pour un pauvre vieux réac mais quand même, y'a pas à dire, c'était mieux avant !

Avant, y avait Voltaire, y avait Hugo, y avait Zola et son *J'accuse* ! Y avait Malraux, y avait Camus, y avait Sartre ; ils étaient nombreux à ouvrir leur gueule et à s'engager politiquement parlant ! Aujourd'hui, tout est fade et aseptisé, lisse et sans relief. C'est bien triste ! Jadis, les artistes et les écrivains entraient en résistance, aujourd'hui ils rentrent dans la zone de silence et de confort sans faire de vagues, pour ne froisser personne. Ça ne serait pas bon pour leurs ventes. Au mieux ils entrent en résilience, au pire ils rentrent dans le rang.

Celui des bottes qui martèlent les pavés lors des défilés du 14 Juillet. On n'est pas très loin des chemises brunes après tout. Et des uniformes ternes. Il n'y a qu'à voir combien de partis d'extrême droite sont cette année représentés ? Marine le Pen et Eric Zemmour tiennent le haut du pavé, Nicolas Dupont-Aignan n'est pas loin. Diviser pour mieux régner il semblerait !

Il est où notre Mai 68 ? Le doux vent de la rébellion ? Les cheveux longs ? Les slogans révolutionnaires ? *Sous les pavés la plage ! Mort aux cons ! Mort aux flics !* Ça c'était quelque chose, ma voix de gaucho me fait regretter de n'être pas né avant pour connaître cette époque-là. Les

barricades, les bras de fer avec l'état ! Le grand chambardement ! Le *Do Love Not War* des hippies dans les années 60. Le *Flower Power Movement*, Woodstock et les *sit-in*. Désormais chacun ne pense qu'à sa pomme et ne voit pas plus loin que son nombril.

J'aurais voulu connaître la Commune, agiter le drapeau rouge sous leur nez de bourges opulents ! J'aurais voulu souffler sur toute l'Europe le vent libérateur du Printemps des Peuples et de la rébellion ! Tirer le coup de feu avec le Che, fumer un cigare avec Fidel, faire ma révolution d'Octobre avec Lénine et Trotski, tailler le bout de gras avec Pancho Villa, boire un canon avec Frida Kahlo et Diego Rivera ! Me lier avec les républicains en Espagne et sauver ce qu'il y a encore à sauver. Faire tomber le Mur de Berlin à grands coups de pioches. J'aurais voulu me planter tout droit sur la place Tiananmen et défier du regard les yeux noirs et déterminés du tankiste chinois à travers le métal froid de son T-59. Quel courage bon Dieu pour ne pas plonger définitivement dans la Nuit ! Dans cette Nuit assassinée !

Aujourd'hui j'ai quarante piges et je n'ai plus l'âge de mes idées, je suis lessivé et le seul courage que j'ai trouvé, c'est dimanche prochain d'aller voter ! Alors, je vous en prie, vous qui manquez de courage aussi, faites comme moi : votez !

Premières fois
par Esther Schneider

- Ne tuez pas votre enfant !
- Dieu vous aime !

11 ans, et mes premières règles. C'était en plein exercice de crawl. J'étais en tête de la course ; pour une fois que j'étais rapide. Les crampes m'ont assaillie comme une nuée de couteaux plantée dans ma peau. Sans prévenir. Elles m'ont serrée, si fort. Essorant, tordant, saccageant ce que j'allais découvrir comme étant mes ovaires ; ces satanés organes qui me pourriraient la vie. Game over : Mère Nature déclarée vainqueure par KO ! Le prof, lui, n'a rien trouvé de mieux à dire que "T'aurais pu prévoir".

16 ans, et mon premier amour. Il s'appelait Jules. Il faisait du skate et il avait du talent. Les papillons dans le ventre, les sourires jusqu'aux oreilles, les palpitations du cœur, c'était avec lui. Alors je lui ai tout confié : mes sentiments, mon cœur, ma virginité… tout. Et qu'est-ce qu'il en a fait, trois heures après ? Il les a étalés. Massacrés. Piétinés. Devant tout le lycée. Les rires fusaient.

21 ans, et ma première agression. Je rentrais à mon appartement. Il ne me restait plus que 100 mètres quand un homme est arrivé vers moi. Il m'a sifflée puis reluquée à tel point que de la faim dégoulinait de son regard. Je me sentais plus morceau de viande que femme.

Je me suis mise à courir.
Il m'a suivie.
Traquée.
Longtemps.
Puis il m'a coincée.
La ruelle était sans issue.
Moi, prise au piège.
Il m'a poussée.
Je suis tombée.
Il a baissé son jean.
S'est allongé sur moi.
M'a écrasée de tout son poids.
A relevé ma jupe.
Enlevé ma culotte.
Et m'a brisée.

- Ne leur réponds pas.

Je brûle de leur hurler qu'ils sont inhumains. Qu'ils ne savent rien de mon vécu. Mais ça n'a plus d'importance. Je refuse que l'être qui grandit en moi apprenne ce que "souffrir" signifie.

Vivre par procuration
par Garance Bourdin

Aujourd'hui encore, je me suis levée avec le soleil, bien avant que mon réveil ne sonne. Encore une journée calme et paisible, s'écoulant au rythme printanier de la saison. Cependant, j'avais toujours de quoi m'occuper pour ne pas m'ennuyer : le linge, le ménage, les repas… Et tout cela, je le faisais toute seule, sans personne à mes côtés.

On disait souvent que le temps finissait par nous casser avec son lot d'épreuves quotidiennes : moi, il ne m'a jamais changé. Je n'en dirai pas autant de ma mère : dans sa jeunesse, c'était une toute autre personne de la femme qu'elle est devenue aujourd'hui. Et à chaque fois que je me rendais sur le balcon pour émietter du pain afin d'attirer les moineaux et les pigeons, je me remémorais sa vie pour essayer de comprendre comment elle en était arrivée là.

Alors que j'étalais distraitement les miettes sur le balcon en attendant que les oiseaux viennent à moi, je ne pus m'empêcher de me dire que ma mère semblait avoir surtout vécu par procuration des slogans politiques français des élections présidentielles. Je m'en rappelais très bien : en 81, ma mère se définissait comme *"une force tranquille"* - l'accroche de Mitterrand - pour symboliser la fille séduisante qu'elle était alors, charmant tous les garçons qui passaient à sa portée.

À partir de là, cette manie de s'identifier aux slogans politiques ne l'a plus quittée. En 88, rebelote : ma mère était alors en couple avec notre père, follement amoureuse de lui, et voyait la devise de Chirac, *"Nous irons plus loin ensemble"* comme l'illustration parfaite du futur de leur situation. Evidemment, ils ont fini par se marier et mon grand frère et moi sommes venus agrandir la famille, en 91 et 93.

Pourtant, c'est justement après ma naissance que mes parents ont commencé à connaître des difficultés auxquelles ma mère avait du mal à faire face : elle voulait encore croire en leur amour, croire en eux, comme le disait le slogan de Balladur en 95, *"Croire en la France"*.

Et puis en 2002, ce qui devait arriver est arrivé : mes parents ont divorcé. Étonnamment, ma mère s'en est vite remise, alors en quête de changements et de relève, exactement comme la devise de Bayrou lors des élections de l'époque. Oui, ma mère cherchait du neuf, le printemps du renouveau, un sentiment qu'elle avait fini par perdre avec mon père. Peut-être que c'était pour cette raison que le divorce ne semblait pas lui avoir tant coûté…

En tous cas, c'est à partir de ce moment-là qu'elle a commencé à faire des rencontres en ligne sur Internet. Cependant, aucune de ces histoires n'ont marché, et mon frère et moi n'avons pas eu un beau-père à accueillir dans la famille. Puis, en 2007, le comportement de ma mère a commencé à changer : elle s'est mise à prendre plus soin d'elle-même et à accepter les compromis et les concessions pour essayer d'attirer encore le regard des hommes. Elle me disait souvent qu'elle travaillait plus pour gagner plus, exactement comme le serinait Sarkozy lors de sa campagne politique.

Evidemment, tous ses efforts n'ont pas servi à grand-chose et en 2012, elle a pris une décision radicale en vendant son appartement et s'installant à la campagne, à plus d'une demi-heure de la ville. Peu après son déménagement, j'ai fini par trouver le courage de lui demander pourquoi elle avait fait ça : et lorsqu'elle m'a répondu que c'était à cause du slogan d'Eva Joly lors des élections présidentielles de cette année, *"L'écologie, la solution"*, je n'ai rien trouvé à lui répliquer. Qu'est-ce que j'aurais pu dire, de toute façon ? C'était sa vie, elle faisait ce qu'elle voulait. Moi, j'avais déjà la mienne à gérer.

A ce stade de ma pensée, les pigeons et les moineaux avaient littéralement envahi mon balcon, picorant les miettes de pain se trouvant à proximité. Je repensai alors à la dernière fois que j'étais allé voir ma mère : elle m'avait paru assez morne, bien qu'elle m'ait assuré, face à mon inquiétude, que le yoga et son potager suffisaient désormais à son bonheur. Personnellement, je ne la croyais pas vraiment. Pire encore, elle me paraissait même un peu éteinte depuis son déménagement.

Qu'est-ce qui me faisait penser ça ? Les slogans politiques, encore. Quelques mois plus tôt, lorsque je lui avais demandé pour qui elle pensait voter lors des présidentielles de 2017 et qu'elle m'a répondu Hamon, je n'ai même pas cherché à lui demander pour quelle raison elle voterait pour lui alors qu'il ne l'intéressait pas. Je savais quel était son slogan : "FAIRE BATTRE LE COEUR DE LA FRANCE." Et connaissant ma mère, je me doutais que ce n'était pas un hasard. Peut-être que mon frère et moi devrions passer plus de temps avec elle, le week-end prochain…

CONSIGNE 9.

Réécriture d'une microfiction de Régis Jauffret, *Babylone* (*Microfictions*, éd. Gallimard, 2007, Folio, p. 39-40) dont voici le début :

La ville est un ventre chaud où nous pouvons continuer à vivre au milieu d'un brouhaha qui nous rappelle avec délice la rumeur des organes de notre mère à l'époque où nous étions encore plongés dans le liquide amniotique. J'ai toujours recherché les lieux éloignés des jardins, des arbres, des coulées vertes comme la bile. J'ai besoin de la fumée des voitures, des camions, des autobus. La pollution est l'odeur de l'activité des hommes, de leur suprématie sur la barbarie des forêts, des bêtes, de la terre avide de nos cadavres. (…)

Danse avec moi
par Inès Bardou

Les étendues d'herbe défilent et les arbres sont nombreux. J'aime les maisons isolées, qui par elles-seules existent. Ces villages, communes et bourgs qui en une minute s'effacent. Mes yeux ne peuvent tout saisir. La vitesse prend le dessus et trouble parfois ma vue. Les animaux s'éloignent peu à peu. De nouvelles formes se dessinent à l'horizon. On m'avait dit que c'était différent. Du village au monde.

Tout est plus grand et pourtant si petit à la fois. L'individu se dissipe dans cette nuée de pas. Le déploiement des mots est silencieux. Froncements de sourcils, agacement. Ils soufflent. J'étouffe. Rapides et sans patience, ils ne marchent plus, ils courent. Tourbillonne autour de moi cette impossibilité de vivre. La joie de l'instant disparaît, sauf pour lui.

Une forme lumineuse ondule sans se préoccuper d'eux. Sur le trottoir, les notes transportent son corps. Je le regarde et danse à ses côtés. Sans un mot nous communiquons. Je ne me suis jamais senti aussi vivant. Certains s'arrêtent et nous observent. Quelques regards reprennent vie. Le brouillard se dissipe peu à peu. Ensemble, nous partageons.

« De l'eau, monsieur ? »

Je cligne des yeux. La mélodie et mes pas s'estompent. Blouses blanches, perfusions et couverture bleue. Une main tendue, un gobelet et une paille, je bois. Je ne pourrai plus jamais danser.

La Toscana di Firenze
par Maxime Coste

Des oliviers éparpillés sur des hectares, des collines et des plaines à l'horizon accompagnées d'un ciel jaune, une musique de Phoenix, *Love like a sunset*, c'est ce que j'ai vu lorsque je suis arrivé en Toscane, en voiture avec mes parents. Un décor atypique mais indélébile à une dizaine d'heures des banlieues.

Je suis né une seconde fois dans une ville, à *Firenze*. On ne voit qu'elle. *Santa Maria*. Ce monument historique de la Renaissance. Je suis tombé à genoux en voyant cette immense et magnifique cathédrale au *duomo* qu'on ne peut pas reproduire. Elle est constituée de couleurs chaudes et froides mais elle a réchauffé mon cœur d'adolescent. Je suis tombé sous son charme. Même si *Santa Maria* date du 14ème.

Ce n'est qu'en revenant huit ans après, seul cette fois-ci, que j'ai constaté l'environnement sonore et la population. Une serveuse a insisté pour rentrer en France à mes côtés. Une italienne, rencontrée par hasard, m'a fait visiter la ville dans les moindres détails, de jour comme de nuit.

J'ai été surtout marqué par les douces mélodies des musiques d'Ennio Morricone. Sa flûte, sa mandoline et ses violons ont résonné dans toutes les rues. Il venait de mourir. À 91 ans. Un soir en rentrant dans la *Via Calimaruzza*, les gens célébraient et pleuraient la mort de l'homme derrière *Cinema Paradiso*, *Il était une fois en Amérique*, tout un patrimoine de l'Italie disparu à jamais. Ils applaudissaient comme ils laissaient couler une larme.

J'ai aussi fait une belle rencontre dans la *Galleria dell'Accademia,* un dénommé *David*. Cet homme de cinq mètres, nu et de mono couleur, s'impose par sa beauté et son souci du détail. Un certain Michel Ange l'aurait sculpté. Juste en face, *Leonardo da Vinci* s'est réfugié dans son atelier, en train de confectionner une machine pour voler.

Alors j'ai compris que dans la vie, les gens qu'on croise peuvent mourir et rester éternels à nos yeux. Ainsi dans ma tête je ne cesse de repenser à elle pour tous ces moments, Florence.

Atlantide
par Lucille Lorieux

Les vibrations du chant des baleines à bosse résonnent dans l'univers silencieux où je reste, bouche bée, sans bouger. Des bulles d'air s'échappent et remontent à la surface. L'immensité bleue absorbe lumière et couleurs jusqu'à les éteindre dans ses profondeurs. Je n'aurais pas imaginé trouver des instants de sérénité dans le calme violent qui rôde au gré des courants, là où même le son de ma propre respiration n'existe plus. Les tortues, les requins et les planctons dansent leurs rondes, passifs et élégants au-dessus de ma tête. Ils ne se doutent pas que je brise leur réseau trophique, que plus qu'une plongeuse familière, je suis une apnéiste au goût toxique.

Je n'avais pas rêvé de ce destin aquatique dont le sel assèche les souvenirs. Je n'avais pas rêvé d'habiter dans le liquide pacifique si ce n'est pour incarner Ondines et Néréides. Mais j'en suis réduite à jouer une sirène qui séduirait difficilement le plus faible des Argonautes, ou plutôt à endosser le rôle de Méduse à la chevelure folle et au regard pétrifiant. Le mythe se désagrège.

Autrefois, mon visage pixélisait toutes les télés, apparaissait dans les catalogues et les rayons des supermarchés. Objet de désir, je provoquais envie et admiration pendant que je défilais à l'infini, un sourire parfait plaqué sur mes lèvres roses. J'étais l'égérie d'une société, la réification de ses canons de beauté et de pensée, une tête à coiffer et à maquiller, un corps à habiller de tulle et de tissus synthétiques.

Et tout s'est terminé. On s'est lassé de mon visage inchangé, lassé de ma présence encombrante. Ç'a été la fin de l'adulation des mains qui me tenaient et m'embrassaient. Elles m'ont traînée dans la boue, jetée aux ordures, reléguée au rang de déchet. Les seuls à me regarder encore sont les poissons aux yeux vitreux qui peuplent l'Atlantide, cité engloutie, perdue et oubliée de la surface de la Terre. Je ne suis plus qu'une tête de poupée en plastique décapitée, le crâne couronné de coraux et d'algues, sacrée miss immondice des océans pour des centaines d'années.

Bärlin
par Julie Mougenot

Autrefois nerf de la guerre, c'était désormais sa richesse culturelle et son effervescence qui primaient. L'arpenter équivalait à s'aventurer ; tandem mêlant beauté et douleurs du passé. C'était, entre autres pour ces raisons, que sur le tarmac de *Schönefeld*, j'avais un jour posé mon pied.

Charlottenburg avait été le premier quartier que j'avais visité. Je m'étais immédiatement sentie transportée. Les boutiques et les restaurants chics du boulevard *Kurfürstendamm* m'avaient totalement fait oublier la mélancolie de mon âme flétrie. Les graffitis qui parsemaient le Mur auprès duquel j'étais venue me balader m'avaient appris que même la Ville Grise pouvait être colorée dès lors, mon cœur se teinta de mille couleurs.

C'était aussi pour son calme qu'il m'était régulièrement arrivé de venir me poser au bord de la *Spree* pour regarder les bateaux touristiques naviguer. D'innombrables et délicieux endroits pour se ressourcer. La vie avait repris et moi, je n'étais plus une fleur en train de faner. J'étais devenue vivace, carnivore ; je voulais tout dévorer, tout savoir, tout voir. M'enivrer. Me gaver de noms de rues alambiqués, m'émerveiller sur l'Île aux Musées, enquiller les bières dans un *Biergarten* jusqu'à finir alcoolisée. Mon monde s'était définitivement remis à tourner, un grand-huit dans la tête, plus rien ne pouvait m'arrêter.

Je renaissais et, alors que mes pas foulaient les pavés, je me sentais invincible, hors de portée. Je me trouvais à présent à deux heures de vol de la capitale française, loin des rats qui maculaient les rames de métros et des souris qui se promenaient dans les égouts de Paris.

Berlin était devenue ma maison, éloignée de tout, des passants qui n'avaient jamais le temps, et de la pollution.

CONSIGNE 10.
Ecrire une microfiction en utilisant, dans un ordre libre, les trois mots suivants :
blessure - lumière – pamplemousse

Le feu sur moi
par Berrima Fedia

Je m'appelle Catherine, j'ai trente-deux ans et je suis chercheuse à l'université. En 2008, je suis partie au Pakistan en collaboration avec une association humanitaire appelée "Sauver les enfants du monde", dans le cadre d'une étude sur les enfants maltraités dans les différentes régions du monde. Après des semaines d'investigations et d'entretiens sur le terrain, j'ai fait la connaissance d'une jeune fille, âgée de seize ans, dans un hôpital pakistanais, dans le secteur des brûlures de troisième degré. Elle a accepté de me raconter sa vie à condition que dans mon récit je cache son identité afin de la protéger. Lors de l'entretien avec cette adolescente que j'ai nommée "Karima", j'étais accompagnée par une amie pakistanaise parlant anglais qui me servait de traductrice.

Moi : Bonjour, Karima, j'espère que vous allez bien.

Karima : *Dschii haan* (qui signifie « oui » en Ourdou, la langue officielle au Pakistan).

Moi : Merci d'accepter de me recevoir malgré votre fatigue. Je me présente : je suis une chercheuse, et je suis venue ici pour enquêter sur la condition des enfants oppressés dans le monde. Pourriez-vous me raconter pourquoi vous êtes brûlée et ce qui vous a menée ici ?

Karima : *(toux)* J'ai été brûlée par mon frère aîné, il a versé du pétrole sur ma tête et a jeté une allumette. Le feu a dévoré le haut de mon corps. Je l'ai senti m'arracher la peau et j'ai couru comme une folle dans la rue jusqu'à ce que deux femmes ayant pitié de moi me jettent des seaux d'eau. L'eau était brûlante … Le feu était brûlant … Ma chair était brûlante. La douleur était insupportable. Je n'ai pas cessé de hurler si bien que je me suis évanouie. À l'hôpital, la lumière intense de la chambre m'a réveillée, j'étais sur un lit blanc, entourée par des murs blancs et des rideaux blancs. Tout était blanc, sauf ma peau, qui était noire telle du charbon.

Moi : Je comprends, c'est douloureux ce que vous avez vécu. Mais, quelle était la raison de la conduite de votre frère ?

Karima : Ma famille s'est aperçue que mon ventre grossissait. J'étais au 5ème mois de ma grossesse. L'habit collait sur mon ventre et on commençait à deviner que j'étais enceinte. Or tomber enceinte en dehors du mariage est interdit dans notre culture. Ma famille a jugé que je devais mourir avant de lui faire honte dans le village. Mon frère a été désigné pour m'exécuter.

Moi : C'est inimaginable. Votre famille vous condamne à mort car vous êtes tombée amoureuse de quelqu'un ?

Karima : (toux) Je sais qu'un fait pareil semble inconcevable dans la culture occidentale, mais dans mon village, cela se passe ainsi. Une relation extraconjugale – qu'on l'appelle chez nous "Zina"– est strictement interdite et capable de causer ma mort. Ma famille a honte de moi et risque de devoir quitter le village à cause de mon péché. Elle m'en veut. Me voir brûlée et complètement paralysée ne lui suffit pas. Elle continue à vouloir ma mort afin de se racheter aux yeux des villageois.

Moi : Votre frère risque donc la prison puisqu'il a commis un crime.

Karima : Non, pas du tout ! Mon affaire est classée dans la catégorie des "crimes d'honneur". Le frère qui exécute sa sœur pour "laver l'honneur de la famille" est considéré comme un héros. Le juge ne peut pas le mettre en prison sinon il sera perçu comme fautif devant la communauté.

Moi : Cette histoire est si triste. Toutefois, je ne resterai pas les bras croisés et je vais demander à l'association "Sauver les enfants du monde" de vous aider. Vu votre âge, vous êtes encore mineure, cette association peut vous sauver et au moins soigner les cicatrices ainsi que cette blessure affreuse sur votre œil gauche. Qu'en dites-vous, Karima ?

Karima : *Schukria* (qui signifie merci).

Sauver Karima était une mission difficile, mais finalement on a réussi à organiser son transfert en avion afin qu'elle puisse poursuivre ses traitements en Suisse et bénéficier de chirurgie esthétique. Après des mois, Karima a retrouvé sa santé physique et mentale. Son visage démoli par les brûlures a été raccommodé tandis que ses joues ont gardé une couleur de pamplemousse, c'est comme si elles conservaient le souvenir atroce du feu qui a bouleversé sa vie.

Je pense qu'il est de mon devoir de continuer à voyager à travers le monde afin de sauver le maximum de victimes. J'entends leurs voix dans mes rêves. Elles m'appellent, elles me crient « Aux secours ! »

« J'arrive ! »

Sans souvenir
par Kama Datsiottié

Obscurité

Lumière

Flash violent

Hurlements dans la chambre

Réveil en sursaut, on me tire du lit ou plutôt d'un état comateux, je suis imprégné d'un rêve étrange et pénétrant, pour tout dire, je suis encore empêtré dedans

J'ouvre avec douleur les yeux

Un lit que je ne reconnais pas

Bribes

Je déroule le fil de ma soirée

En remontant chronologiquement les événements
et en essayant du mieux possible
de les agencer un à un

Mais rien ne vient

Pour l'heure j'ai la tête gonflée comme un pamplemousse rose
le cuir chevelu et mes doigts recouverts de sang

guerre et paix
plaies et blessures

Les explications logiques viendront après
Tout comme les regrets
Et si j'étais rentré
Et si je ne l'avais pas suivi au bar
Et si
Et si
Et las

Tout se mélange et devient flou dans mon esprit
J'ai l'impression de devenir fou et de vivre comme dans un rêve ma propre expérience de dédoublement corporel
Sauf que les bribes sont en suspension
Et mon corps tout entier entre en lévitation

Soudain les flics appuient sur l'interrupteur
des cris :
Pas un geste !
Je ne sais même plus où je suis
Tous les événements se sont mélangés comme un élastique sur lequel on aurait trop longtemps tiré et qui se serait soudain violemment rompu
Des fragments de moi
Des restes de ma soirée
un peu partout disséminés
Voilà tout ce qu'il reste de moi
Je passe une main sur mon crâne
et la passe devant mes yeux
Elle est recouverte de sang
C'est une main rouge qui se détache sur le fond noir de la Nuit
Je ne comprends rien à rien
Je croyais dormir dans mon lit
et faire un drôle de cauchemar
Mais ceci n'a rien d'un rêve

J'en veux pour preuve ces menottes que l'on me passe aux poignets
Le métal est froid
Et mes os cognent sur l'acier dur
Suis-je devenu fou ?
Bon sang, qu'ai-je fait ?
Suis-je moi-même ?
Suis-je un autre ?
L'alcool ou sans doute les coups que l'on m'a portés au visage
ont achevé ma quête symbolique de l'anéantissement

Et je me vois déambuler dans les couloirs abandonnés de l'hôpital
Comme si ma propre vie était en jeu
Dans un film ou bien dans un jeu vidéo
Je perds pied
J'agis

Je fuis

Je fuis ce monde aseptisé
Et cette odeur de mort tout autour de moi
Qui m'emplit les narines
Et qui me renvoie en plein visage
Les conséquences de ma décrépitude
La soirée a tourné au désastre il semblerait
Ma folie s'est montrée d'autant plus inconséquente

Et pour la première fois de ma vie
J'ai peur…

Non pas de la mort

Mais de me souvenir…

Le cliquetis
par Nicolas Lafon

Une main lui secoue légèrement l'épaule. Elle s'éveille. Il a besoin d'elle pour vider la poche. À présent elle a l'habitude. Les infirmières lui ont montré comment s'y prendre. Elle allume la veilleuse, évacue le contenu du sac dans la bassine puis déverse l'urine dans les toilettes. À son retour, il est assis au bord du lit. Il lui dit qu'il a besoin de marcher un peu. À son âge, le sang circule mal. Il se réveille souvent pris de douleurs aux jambes. Elle enclenche la lumière du corridor et celle de la salle à manger, puis lui rapproche le déambulateur. Elle se recouche. Lui se lève avec la lourdeur des corps en bout de course. Elle le suit du regard, attentive, craignant toujours qu'il n'accroche un obstacle, surtout la nuit lorsqu'il est encore embrumé de sommeil. C'est au cours d'une nuit semblable, il y a deux ans, qu'il s'est brisé le col du fémur en glissant dans la salle de bain. Il avait soif, n'avait pas jugé nécessaire de prendre sa canne, héritée quelques mois auparavant d'une mauvaise chute dans le jardin. Cette imprudence lui a valu le déambulateur, « ma Ferrari », comme il plaisante avec ses proches pour dédramatiser. Passé quatre-vingt ans l'organisme ne récupère plus de telles blessures, et les gadins ne sont plus une bonne occasion de rigoler, mais des drames sans retour.

Le vieillard s'arc-boute sur le cadre en aluminium, produisant de petits chocs étouffés sur le plancher de la chambre à mesure qu'il progresse. Pof-Pof. Pof-Pof. Le bruit se change en un cliquetis lorsqu'il atteint le corridor carrelé. Il quitte son champ de vision. Bien qu'elle soit tentée de le suivre, elle demeure immobile pour lui laisser l'illusion d'une certaine autonomie. Elle suit le cliquetis à l'oreille, et lorsqu'il lui semble assez éloigné elle se relève en douce. Elle fait quelques pas dans le corridor, discrète, puis tend le cou par l'encadrement de la porte pour s'assurer qu'il a bien débuté sa ronde autour de la table du salon. Il tournera jusqu'à ce que la pression dans ses jambes se dissipe. Elle le scrute un instant, ses bras tremblant de l'effort qu'il produit pour se maintenir en appui, ses genoux flageolants, toujours sur le point de se dérober, le crâne dégarni qui ploie sous son propre poids, moucheté de tâches de soleil. Clic-Clic. Clic-Clic. Elle a beau en être témoin quotidiennement, avoir suivi années après années la lente décrépitude, elle ne s'y fera jamais tout à fait. Et c'est tant mieux, pense-t-elle. Elle aime se souvenir combien son mari était un homme séduisant, viril dans son bleu de travail, élégant, et jusqu'à un âge avancé, lorsqu'ils sortaient dîner en ville ou se rendaient à l'opéra.

Clic-Clic. Clic-Clic. Son cœur se serre alors elle retourne se coucher.

Elle jette un coup d'œil au réveil. Trois heures passées. Elle sait qu'elle ne se rendormira pas. À présent, elle n'a plus besoin de beaucoup de sommeil. Réglée comme une horloge, elle ne se lève jamais après six heures. Elle préparera le petit déjeuner, café, tartines et pamplemousse, sans sucre, depuis qu'on lui a décelé du diabète. Elle laisse la veilleuse allumée pour qu'il ne soit pas dans le noir à son retour. Elle ferme les yeux, surveillant la régularité du cliquetis. Des souvenirs épars refluent en désordre. Eux deux. La mer, le sable. Les amis attablés sur la terrasse de la résidence secondaire. Elle-même. Gamine. Le verger, la campagne de son enfance. Sa mère. Les cheveux blonds de sa mère.

Clic-Clic. Clic-Clic. Quand il revient elle fait mine de dormir. Il s'allonge avec peine. Il n'a pas la force de se tourner pour l'embrasser, alors il tâtonne sous les couvertures jusqu'à passer ses doigts entre les siens. Elle tressaille en sentant cette main osseuse se glisser dans la sienne. Elle la sert de toutes les forces qu'il lui reste. Elle ne la lâchera pas avant la fin.

Trapped
par Julie Mougenot

- Elle avait les lèvres d'un rose. À chaque baiser, j'avais la sensation de croquer un pamplemousse. Elle était belle, douce, délicate, surtout quand elle portait sa petite robe d'été. Avec elle, tout semblait fluet, comme si rien ne pouvait jamais lui arriver. Elle rayonnait, les rayons du soleil illuminaient ses cheveux d'une lumière dorée sans pareille. Une vraie beauté. Une rose qui fleurissait à longueur de temps, impossible à faire faner. J'avais toujours peur qu'un cueilleur égaré ne vienne me la retirer parce que vous savez, les fleurs comme elle sont si dures à trouver. Je voulais qu'elle soit mienne pour l'éternité. Mais elle n'a jamais su apprécier l'amour que je tentais de lui donner. Je ne sais pas ce qu'il s'est passé mais elle a fini par m'échapper, glisser à travers les mailles de mon filet. Je voulais juste l'aimer, tout ça, ce n'était pas prémédité.

- Pourtant vous l'avez fait crever votre fleur. La blessure que vous lui avez assénée lui a été fatale. Vous l'avez tuée.

Cœur pamplemousse
par Isabelle Péré-Fam

Le pamplemousse de la cantine tous les midis, c'est son rituel. Coupé en deux. La moitié rosée qui détonne sur l'assiette blanche. Séparer le fruit de la peau en coupant tout autour. Puis quartier par quartier. Une dosette de sucre à répartir uniformément. Plaisir amer-sucré.
Rituel réconfortant mais redouté. Le collège, les collégiens ; les récrés, c'est dangereux. Trois par jour, deux heures au total. Deux heures, c'est long, surtout aux urinoirs. Mais même là-bas c'est risqué. Ils viennent et lui font voir cette tache au sol, à deux centimètres du mur. Lui font embrasser la porte en bois peint. Lui font ressentir le carrelage froid du mur. Le sang dans sa bouche a le goût du pamplemousse de midi.

À la cantine. Le pamplemousse. Couper autour. Par quartier.
Les lunettes, les boutons, les vêtements troués : ces filles ne voient que l'extérieur. Que la peau du pamplemousse. Leurs dents blanches seraient belles si elles n'étaient pas l'outil de tant de cruauté. Les joues rouges et le regard bas. Leurs dents tyranniques. Il sait que ça passera, qu'il est cloué au sol, de toute façon. Qu'un pamplemousse ne riposte pas, mais reste dans l'attente du crime. De leurs dents insensibles.

Cantine. Pamplemousse. Couper. Quartier.

Les adultes ne veulent pas comprendre. Ce sont des querelles d'ados ; ça finira bien assez vite. La rumeur dit qu'eux aussi l'ont connu. La rumeur ne dit pas qu'ils l'ont si mal vécu. Ils balayent de la main. Ne voient que leurs leçons. Ne comprennent pas tous qu'être prof c'est aussi protéger.

Pamplemousse évidé.
Ne lui reste que la peau; mais à quoi sert cette peau si l'intérieur est vide ? Foulard autour du cou. Un dernier cri du cœur. Une dernière blessure pour un peu de lumière.
Jimmy, Jimmy ! Non, Jimmy !
Un dernier regard. Une dernière pensée. *Souvenir amer-sucré… maman, tu m'as abandonné.*

Université de Limoges

EHIC UR 13334
Imprimerie de la FLSH